



PROMOTION P28

2020-2021

## **QUELLES PERSPECTIVES POUR LE COURAGE DANS LES FORCES ARMÉES ?**



**Capitaine de corvette Benjamin Douteau**

Sous la direction du

**Général d'armée Henri Bentégeat**

## Résumé

Bien qu'il n'en ait pas le monopole, le courage fut longtemps associé à la figure du guerrier. Victoire de la détermination sur la peur, le courage dans la bataille se puise dans le collectif. Il s'adosse à une forme de transcendance car il suppose « *le don de soi pour plus grand que soi* ». Enfin, si le courage n'est jamais acquis définitivement, il faut néanmoins entretenir le terreau propice à son éclosion.

Mais certaines mutations engagées vers la fin du XX<sup>ème</sup> siècle tendent à éroder ces grands principes. L'avènement d'un monde globalisé marqué par « la fin de l'histoire » et consacrant l'individu a eu de profondes conséquences sur le courage guerrier, éloignant parfois le combattant des réalités du champ de bataille.

Pourtant, le courage demain devra s'exprimer dans le contexte du retour du combat de haute intensité. Pour que le courage y trouve sa place, il s'agit de promouvoir la valeur du collectif, retrouver une forme de transcendance et renouer avec la figure du combattant au sein de la Nation entière. C'est probablement dans cette dynamique que l'institution militaire à un rôle essentiel à endosser.

## **Abstract**

Courage has long been linked to the soldiers despite the fact that they have never had a monopoly on it. Considered as the victory of determination over fear, courage in battle has its roots in brotherhood. It relies on the notion of transcendence because courage supposes being ready to give your life for virtues much more important than life itself. Although courage is never acquired once and for ever, its breeding ground can be prepared.

However, many changes since the end of the twentieth century have gradually eroded principles like courage. Globalization, the « End of History » and growing individualism have had significant consequences on courage and have blinded soldiers to the reality of the battlefield.

In the future, courage will have to deal with a return to the context of high intensity fighting. In order to define courage in this context it's necessary to promote brotherhood, transcendence and the notion of combativeness on a national level. The role of military institution will be probably decisive in this global approach.

## Introduction

Le courage est une préoccupation de notre temps. La Nation s'est émue du courage des hommes en armes tombés au champ d'honneur tout comme elle honore journalistes et enseignants qui paient au prix fort la défense de leurs opinions : le courage n'est pas le monopole du soldat, loin s'en faut. Mais s'il fut longtemps associé à la figure du guerrier, c'est que, dans le creuset de la bataille, il s'exprime dans sa forme la plus ultime : il compose avec la mort, celle qui est donnée, reçue ou ordonnée. Le courage au combat est entier et total car il engage « les chairs », touche à la morale, à l'éthique et aux valeurs : il n'a d'autre alternative que de se dévoiler avec éclat et de révéler toute sa splendeur.

Pour qui s'attache à s'emparer de la question du courage chez les combattants, une évidence se fait jour : sa matrice n'est pas faite d'invariant et elle subit elle aussi l'épreuve du temps. Ses éléments structurels se modifient à l'aune des grandes mutations, qu'elles soient d'ordres philosophiques, technologiques, éthiques ou sociétaux. Or, l'époque actuelle voit ces mutations s'opérer avec une dynamique sans égale, laissant dire au chef d'Etat-Major des armées que « *nous traversons une période de grandes turbulences* ». La force s'exprimera demain sous des formes et dans des champs nouveaux, certains immatériels, d'autres sans



hommes. Toutefois, de nombreux signaux démontrent que le champ traditionnel de la guerre, loin d'être déserté, sera témoin de rapport de forces dont nous avons peut-être oublié l'intensité.

Dès lors, dans cette perspective incertaine et paradoxale, entrevoir ce que sera la place du courage guerrier est une gageure. C'est pourtant l'ambition que se fixe ce mémoire dont la problématique peut se résumer à la question suivante : compte tenu des grandes tendances sociétales et de l'évolution prévisible des formes de conflictualités, quelles perspectives pour la notion de courage dans les forces armées ?

La première partie s'attache à mettre en évidence les mécanismes du courage. En ayant recours aux données historiques et philosophiques et à des témoignages, quatre grands principes seront établis pour aborder le courage : la victoire de la volonté sur la peur, l'importance du collectif, la transcendance à travers le don de soi pour plus grand que soi et la nécessité de repartir à la conquête du courage qui n'est jamais chose définitivement acquise.

A la lumière de ces quatre grands principes, la deuxième partie s'attache à l'étude des grandes dynamiques qui ont une incidence sur la notion de courage. Ce mémoire propose de les aborder sur la période couvrant le troisième tiers du XX<sup>ème</sup> siècle : en effet, cette

période voit l'émergence de grandes mutations sociétales qui se conjuguent avec des transformations majeures dans les « affaires militaires ». C'est précisément ce mécanisme de couplage qui est analysé.

Partant de ce constat, la troisième partie traite de l'avenir du courage dans les armées. L'annonce de l'avènement des conflits de haute intensité laisse entrevoir un retour du combat traditionnel sous ses formes les plus dures conjugué avec l'investissement des champs de bataille déshumanisés. Dans ce contexte paradoxal, le courage sera donc plus que jamais nécessaire sous toutes ses formes : il paraît essentiel de définir et réhabiliter les formes de transcendance en mesure de générer un tel courage au combat.

## **Première partie :**

### **Anatomie du courage**

#### ***I. Courage guerrier et tragique de l'histoire***

L'histoire revêt un caractère tragique car elle se forge dans le creuset où se mêlent intimement les peuples et la guerre. La bataille obéit d'ailleurs aux codes de la tragédie grecque classique : dans une unité de temps, de lieu et d'action, les hommes y vivent des émotions avec une intensité sans égal. Comme le souligne l'historien Stéphane Audoin-Rouzeau, c'est le propre des expériences guerrières que de mobiliser des affects d'une puissance exceptionnelle, sans comparaison aucune avec tout autre type d'expérience sociale<sup>1</sup>. En somme, le combat révèle l'anatomie de l'âme humaine en plongeant l'individu dans le creuset où fusionnent les émotions souvent antagonistes mais toutes poussées à leur paroxysme. De cette alchimie singulière où se mêlent pulsions de mort et pulsions de vie émergent certaines vertus cardinales : le courage est l'une d'entre elles. Comme le souligne l'historien Antoine Prost, « *le vice du*

---

<sup>1</sup> CABANES Bruno [dir], *Une histoire de la guerre du XIX<sup>ème</sup> siècle à nos jours*, Paris, Edition du Seuil, 2018, 789 p., p.401.

*courage comme du patriotisme, c'est qu'il faille des guerres pour en révéler toute la splendeur. »*

Très tôt, cette vertu a été associée à la dimension guerrière avec une logique de quasi-monopole. Ainsi, dans *l'Ethique à Nicomaque*, Aristote associe très directement le courage à la guerre qu'il considère comme le seul vrai terreau propice à son émergence :

*« On appellera dès lors courageux celui qui demeure sans crainte en présence d'une noble mort ou de quelque péril imminent pouvant entraîner la mort : or, tels sont particulièrement les dangers de la guerre ».*

Si, pour les anciens, il n'est de courage que guerrier, c'est parce que l'action de guerre confronte la détermination aux périls extrêmes évoqués par Aristote. Deux de ces périls méritent d'être analysés de plus près : l'un est d'ordre métaphysique lorsqu'il faut composer avec la mort, l'autre est d'ordre physique lorsque le combat conduit à la souffrance du corps et des chairs.

Au combat, la perspective d'une montée aux extrêmes dans le recours à la force rend la mort palpable. Elle s'y présente selon trois profils : la mort donnée, reçue et ordonnée. Ces trois aspects constituent la singularité du combattant qui est mentionnée sans ambiguïté

dans le statut général des militaires<sup>2</sup>. Sans détenir les monopoles du courage et du risque, les militaires sont pourtant les seuls à devoir servir jusqu'au sacrifice suprême. Dès lors, cette proximité avec la mort est une composante essentielle de l'éthique du soldat : pour Monique Castillo, le risque de perdre la vie en est le cœur car il entre en résonnance avec l'acte de donner la mort. En d'autres termes, on ne peut ôter la vie si l'on n'est pas prêt à mourir soit même. Donner la mort relève également d'un courage hors norme car il s'agit de profaner sa nature. A ce titre, l'analyse du philosophe Michel Serre est extrêmement éclairante, en particulier lorsqu'il évoque la dissonance cognitive à laquelle est confronté le combattant : ôter la vie, c'est d'abord un combat avec sa conscience lorsque le creuset culturel et spirituel occidental s'appuie sur la valeur sacrée de la vie et une exhortation à ne pas tuer. Pour le chef militaire, la mort que l'on ordonne est aussi un courage, une épreuve qu'il faut surmonter. Ainsi, quelques heures après l'assaut du pont de Vrbanja, Jacques Chirac apprend la mort de deux soldats : « *Mes premiers morts...* » confiera-t-il tristement à son aide de camp<sup>3</sup>. Dans son ouvrage *Les présidents et la guerre*, Pierre

---

<sup>2</sup> « *L'état militaire exige en toute circonstance esprit de sacrifice, pouvant aller jusqu'au sacrifice suprême, discipline, disponibilité, loyalisme et neutralité.* » Code de la défense, partie législative, article L4111-1 -

<sup>3</sup> BENTEGEAT Henri, *Chefs d'Etat en guerre*, Paris, Edition Perrin, 2019, 492 p., p. 447.

Servent retranscrit le témoignage de François Hollande qui, lorsqu'il ordonne le déclenchement de l'opération Barkhane, intègre pleinement le fait qu'il engage la vie de jeunes citoyens français. Relevons à ce titre les premières lignes de la lettre envoyée par un chef de corps aux parents d'un jeune soldat mort en Afghanistan, révélant l'ampleur de la responsabilité endossée : « *C'est moi qui ait donné l'ordre qui a conduit à la mort de votre fils* ». La spécificité du combat est également d'exhiber la mort dans sa réalité la plus brute. En effet, qu'il s'agisse de *La peur* de Gabriel Chevallier, *Le Feu* d'Henri Barbusse ou *Ceux de 14*, l'œuvre immense de Maurice Genevoix, ces écrits sur la Première Guerre mondiale évoquent sans filtre la proximité physique et charnelle du combattant avec des cadavres et des corps en décomposition. Cet ensemble suggère la masse de courage à mobiliser pour affronter les peurs et les répugnances face à la présence protéiforme de la mort sur le champ de bataille.

Le courage guerrier est indissociable du corps : la force physique d'Achille permet l'émergence du courage, pour peu qu'il soit avantageusement associé à la ruse d'Ulysse. Mais c'est aussi le corps que l'on expose et qui se voit meurtri dans le fracas des armes. Certes, à l'heure de la guerre moderne, la relation au corps diffère de celle des héros homériques de *l'Iliade* : le courage se meut en héroïsme stoïque lorsqu'il faut exposer les corps à la mitraille, à

l'obus et à la mort qui foudroie à distance. Pour autant, dans son ouvrage *Anatomie de la bataille*, l'historien John Keegan plonge dans l'intimité du guerrier à travers l'analyse de trois batailles (Azincourt, Waterloo et la Somme) : il en ressort qu'en dépit d'une mutation profonde des tactiques, des stratégies et de la nature des armes sur la période étudiée, le rapport au corps demeure essentiel dans l'émergence du courage au combat. Ce n'est peut-être pas un hasard si l'étymologie du mot courage se réfère à celle du cœur en tant qu'organe noble : le courage semble être la grande épreuve du cœur. Mais la guerre moderne a aussi exacerbé les meurtrissures de l'âme, corroborant l'analyse de la guerre de Crimée par le colonel Charles Ardant du Picq qui déclarait que « *l'homme n'est capable que d'une quantité donnée de terreur* » : la guerre moderne a vu l'émergence des phénomènes de syndrome post-traumatiques. Apparus pendant la Première Guerre mondiale, ils ont été passés sous silence car trop en contradiction avec les lauriers de l'héroïsme dont la société couvrait les Poilus et les anciens combattants : ce n'est qu'après la guerre du Viêt-Nam qu'ils ont été reconnus<sup>4</sup>.

Le courage guerrier est donc celui qui surmonte les épreuves du cœur et du corps. Afin de s'en persuader, plongeons-nous un instant

---

<sup>4</sup> LE NAOUR Jean-Yves, *Les soldats de la honte*, Paris, Edition Perrin (Tempus), 2011, 220 p., p. 10.

dans la fournaise de la Première Guerre mondiale avec Henri Barbusse : alors que les hommes se rassemblent et se préparent à sortir de la tranchée pour passer à l'attaque, l'auteur évoque de manière quasi-sensorielle cette alchimie des corps, de la peur, de la mort, et finalement du courage :

*« Chacun sait qu'il va apporter sa tête, sa poitrine, son ventre, son corps tout entier, tout nu, aux fusils braqués d'avance, aux obus, aux grenades accumulées et prêtes, et surtout à la méthodique et presque infailible mitrailleuse [...]. C'est en pleine conscience, comme en pleine force et en pleine santé qu'ils se massent là, pour se jeter une fois de plus dans cette espèce de rôle de fou imposé à tout homme par la folie du genre humain. On voit ce qu'il y a de songe et de peur, et d'adieux dans leur silence, leur immobilité, leur masque de calme qui leur étreint surhumainement le visage. Ce ne sont pas le genre de héros qu'on croit, mais leur sacrifice à plus de valeur que ceux qui ne les ont pas vus ne seront jamais capables de comprendre.<sup>5</sup> »*

Dans une certaine mesure, cette singularité du courage guerrier semble avoir survécu jusqu'à nous. Certes, le soldat n'a pas le monopole du courage, mais à l'heure où l'histoire de la Nation louvoie entre actes

---

<sup>5</sup> BARBUSSE Henri, *Le feu*, Paris, Edition Flammarion, 1916, 378 p., p. 263.



terroristes, morts héroïques et crises des légitimités, le recours à la rhétorique guerrière est en passe de devenir un réflexe. Corollaire de ce phénomène, l'image du soldat est régulièrement convoquée pour ce qu'elle a de symbolique, incarnant aux yeux de tous le courage confronté à la face tragique de ce monde. La Nation émue se déclare volontiers en guerre et la France honore ses héros militaires. Mais ce courage guerrier est-il pour autant bien compris de nos concitoyens ? Certes, 84% des Français ont une bonne image des armées... mais aimer n'est pas comprendre : un siècle avant nous, les lignes d'Henri Barbusse révélaient déjà le besoin de rendre intelligible « *à ceux qui ne les ont pas vus* » la puissance des ressorts qui permettent de se hisser hors de la tranchée et de passer à l'attaque en dépit d'une mort probable et de la perspective d'un corps meurtri. Dans ce contexte si particulier, essayons désormais de comprendre d'où viennent la force et le courage d'obéir à la mystique du *En avant !*

## ***II. La médiété d'Aristote : quand la détermination dépasse la peur.***

L'univers de la guerre est bien celui des extrêmes où il n'y a que peu de place pour la tiédeur des sentiments : victoires et défaites s'y enchaînent, haine de l'ennemi et fraternité d'armes se côtoient, vie et mort s'entrelacent

avec cynisme. Dans cette promiscuité des opposés, l'âme du combattant doit courageusement se frayer un chemin.

Convoquer Aristote permet de comprendre où puiser les vertus guerrières dans de telles circonstances. Le philosophe grec postule que les vertus sont des médiétés : elles ne s'expriment pas en propre, par elles-mêmes, mais résultent d'une position intermédiaire, d'un compromis constant entre deux notions extrêmes. C'est ainsi que le courage s'y construit, compromis entre la peur qui tend vers l'inhibition et la témérité qui s'emballe vers l'inconscience :

*« En ce qui concerne la peur et la témérité, le courage est une médiété, et parmi ceux qui pèchent par excès, [...] celui qui le fait par audace est un téméraire, et celui qui tombe dans l'excès de crainte et manque d'audace est un lâche. »*

Dans l'œuvre de la philosophe Cynthia Fleury, cette dualité du courage apparaît aussi très clairement. Être courageux, ce n'est pas ignorer la peur : *« le courageux est celui qui ressent dans sa chair la saignée de la peur. Entre le courage et la peur, il y a un rendez-vous secret. »*. La philosophe indique clairement que la peur doit être associée à la volonté :

*« Le courage, ce sera déjà vouloir. Décider de vouloir, simplement cela [...]. Le courage est*

*une affaire de commencement car il est la plus sûre manifestation de la volonté».*

Ardant du Picq résume clairement ce constat : « *Le courage, c'est la victoire de la volonté sur la peur.* »

Pour autant, la simplicité de la formule ne doit pas occulter toute la difficulté de générer la « saine volonté », celle guidée par l'éthique. Au combat, il paraît essentiel de trouver les ressorts capables de conjurer l'inhibition de la peur et de générer la volonté. Mais très vite, au cœur de la bataille, la détermination est susceptible de se métamorphoser en expression bestiale des sentiments humains : dans la lutte, les violences immorales et irraisonnées peuvent dès lors se travestir en volonté, en toute bonne foi, l'argument de la guerre légitimant ces manquements à l'éthique. Dans son ouvrage *La Peur*, l'écrivain Gabriel Chevallier soulève cette problématique majeure dans la conquête du courage guerrier : « *C'est immoral évidemment. Alors voici l'occasion de placer le mot fameux, qui a déjà couvert bien d'autres immoralités : C'est la guerre !*<sup>6</sup> ».

L'auteur poursuit et appuie ce point de vue par un témoignage édifiant :

---

<sup>6</sup> CHEVALLIER Gabriel, *La Peur*, Paris, Le livre de poche (8<sup>ème</sup> édition), 2018 (première parution 1930), 408 p., p. 220.

*« Un autre me prend le bras, m'entraîne et me dit fièrement, en me montrant un cadavre « regarde le mien ! ». C'est la réaction. L'excès d'angoisse nous a donné cette joie féroce. La peur nous a rendus cruels. Nous avons besoin de tuer pour nous rassurer et nous venger. [...]. Le succès nous a donné de l'assurance, une grande force [...]. Vraiment, là, en plein jour, le sang bien chaud, nous ne craignons pas d'autres hommes. Puis, quelques heures plus tard : « Notre ardeur tombe peu à peu, notre courage se dissipe comme une torpeur d'ivrogne. L'inquiétude revient pour l'avenir. » Ainsi, après les Charybde et Scylla de la témérité et de la peur, voici ceux de l'apathie et de la bestialité.*

Pour s'en prémunir, la volonté qui génère le courage doit s'adosser à l'éthique, celle qui permettra de conduire l'action en toute lucidité, en dominant ses pulsions et ses instincts. L'action de courage sur le champ de bataille doit procéder de la volonté d'agir bien sans se laisser emporter sur la pente de ses désirs et de ses craintes : *« Un homme, ça s'empêche »* nous dit Albert Camus. Mais cette démarche se révèle plus difficile qu'il n'y paraît ; se préparer à la fureur du combat est difficile car l'intensité de l'entraînement, l'aguerrissement ou de la mise en condition sont toujours en deçà de la réalité à laquelle est confronté le combattant : *« Seule la guerre apprend la guerre »* soulignait le général de Brack. C'est pourquoi parvenir à trouver cette médiété au sens d'Aristote et s'y

tenir représente déjà un courage en soi. Pour Alexandre Soljenitsyne « *rien n'est plus ardu que de tracer une ligne médiane [...]: pas moyen, comme pour les extrêmes, de compter sur le poing, le gosier, la bombe ou les verrous. La ligne médiane exige la plus grande maîtrise de soi, le courage le plus ferme, la patience la plus avisée, les connaissances les plus justes* ». Ainsi, la médiété nous indique donc que le courage, comme toute vertu cardinale, n'est autre que la ligne médiane entre deux notions extrêmes qui, parfois peuvent confiner au vice : le courage procède de ce dosage subtil entre peur et témérité, cette dernière se métamorphosant en détermination pourvu qu'elle soit bordée par l'éthique.

### ***III. Le don de soi pour plus grand que soi.***

Dans cette progression sur la voie du courage, nous discernons une rupture historique. Abandonnant le modèle d'un courage exclusivement guerrier, Platon adosse le courage à la morale : est courageux celui qui se forge un corpus de valeurs et qui se bat pour elles. Ainsi cadré par le savoir, le courage au combat ne se résume plus au simple instinct guerrier fait de coups d'éclat où la virilité ne recule pas devant la peur. Dans le *Lachès*, Platon précise que deux sortes de connaissances sont nécessaires pour faire montre de courage : la première est d'ordre cognitif et consiste à avoir

conscience des risques et dangers dans les différentes voies qui s'offrent à nous, la deuxième est d'ordre moral et consiste à pouvoir définir la valeur qui mérite la prise de ce risque. Cette « moralisation du courage » ouvre alors un champ de questionnement : il paraît essentiel d'identifier la nature des valeurs qui permettront à la détermination de surpasser la peur ultime, celle de mourir

C'est peut-être en se penchant sur la notion d'engagement qu'une ébauche de réponse se fait jour. Dans un entretien avec l'écrivain Sylvain Tesson, l'auteur de *Mourir pour Kobané*, Patrice Franceschi livre son sentiment sur le sens de l'engagement :

*« Il y a cette idée qu'il doit y avoir une fécondité dans la vie, [...] que quelque part, il faut laisser une petite trace de notre séjour au sein de quelque chose qui en vaille la peine, qui dépasse ce que nous sommes nous-même. C'est, à mon avis, l'aspect fécond de l'engagement, ou celui de la littérature et de l'écriture. »*

Pour l'écrivain, le courage d'agir n'a de sens que s'il permet d'ancrer dans l'éternité *« quelque chose qui en vaille la peine »*. La détermination nécessaire au courage puise donc sa force dans ce qui est intemporel.

Poursuivons sur la voie de l'engagement et cheminons jusqu'à l'engagement ultime, celui qui mène au sacrifice suprême. Cicéron invitait

déjà à intégrer la mort comme hypothèse initiale de l'engagement : « *Quand les circonstances et la nécessité l'exigent, nous devons entrer dans la mêlée et préférer la mort à la servitude* ». A travers la maxime de l'homme public romain, le tragique antique fait écho au tragique de notre histoire contemporaine. Le 28 mars 2018, la Nation a rendu hommage au colonel Arnaud Beltrame. En prenant la place d'un otage tenu en joue par un terroriste, l'officier de gendarmerie est mort *pour que vivent des innocents*<sup>7</sup>, refusant alors la servitude de la terreur. Ce même jour, le philosophe François-Xavier Bellamy tentait d'esquisser la leçon délivrée par Arnaud Beltrame<sup>8</sup>: selon lui, dans un monde en rupture permanente qui fait perdre le fil de ce qui doit être modifié et préservé, Arnaud Beltrame, à travers le don de soi, a révélé les valeurs qui doivent être portées hors du temps, « *ces raisons éternelles qui valent la peine que nous donnions notre vie pour elles* ». Ce que signifie cet acte, c'est que la détermination nécessaire au courage puise sa force dans la capacité à discerner ce qui doit nous survivre à tout prix, y compris au prix de la vie. Dès lors, justifiant tous les courages pétris des déterminations les plus vivaces, ce « plus grand

---

<sup>7</sup> Termes extraits de l'hommage national au colonel Arnaud Beltrame, prononcé le 28 mars 2018 par Emmanuel Macron dans la cours d'honneur des Invalides.

<sup>8</sup> BELLAMY François-Xavier *Un monde de rupture : enjeux philosophiques*, conférence tenue à l'école de guerre le 28 mars 2018.

que soi » nous dépasse à deux titre : parce qu'il vaut notre mort et parce qu'il nous survivra dans le temps. Le courage, c'est donc envisager le don de soi pour que survive plus grand que soi.

A l'heure du transfert des cendres de Maurice Genevoix au Panthéon, il paraît intéressant d'analyser cette approche du courage au prisme des événements de la Première Guerre mondiale. Après trois ans dans la fournaise des combats, épuisés physiquement et mentalement, une infime partie des Poilus déclencha le fameux mouvement des « mutineries de 17 ». Le spécialiste de cette période Guy Pedroncini a analysé précisément ces événements. Il en ressort que ces mouvements de mutinerie se sont essentiellement produits sur l'arrière, tandis qu'en première ligne, les combats n'ont jamais cessés :

*« [...] ces refus d'obéissance collectifs se sont déroulés à l'arrière des lignes. Car, affrontés directement aux « Boches » (sic), continûment considérés comme l'adversaire, les Poilus faisaient d'abord passer le réflexe de défense, puis jouaient, plus ou moins intériorisé, le refus de transgresser ce qu'on peut appeler le sentiment national.<sup>9</sup> »*

Le refus de se battre n'était donc pas catégorique. En réalité, à aucun moment les

---

<sup>9</sup> PROST Antoine [dir], 14-18 : Mourir pour la patrie, (s.l.), Edition du Seuil (Points Histoire), 1992, 331 p., p. 183.



combattant ne refusèrent la perspective de mourir pour la Patrie. En revanche, devant l'inutilité des assauts pourtant répétés et se brisant inexorablement sur les lignes allemandes, les poilus refusèrent de mourir « *pour rien* » : la raison même de l'ébranlement de leur détermination résidait dans la perception de la rupture, par leurs chefs, du contrat du « don de soi pour plus grand que soi ».

Pour clore cette proposition d'entrevoir l'essence même du courage comme un don de soi pour plus grand que soi, laissons de nouveau s'égrainer comme un hommage les mots de François-Xavier Bellamy sur l'engagement du colonel Arnaud Beltrame :

*« Ce qui me touche profondément dans le récit de cette action, c'est qu'elle ne dit rien d'autre que le fait que cet homme est allé au bout de son propre engagement. Il a été au bout de ce qui l'avait porté à s'engager dans la chose militaire, au bout du choix qu'il avait déjà fait, au bout du courage, déjà postulé, qu'il avait déjà cultivé : quelque chose doit être sauvé, quelque chose qui vaut la peine que l'on sorte de toute espèce de calcul, de marché, qu'on puisse offrir de se mettre en danger à la place de la vie d'un autre ».*

#### **IV. « Chercher le courage là où il est » : la force du collectif.**

Le courage guerrier est très naturellement associé au collectif, à travers notamment l'évocation de la fraternité d'arme. Pour autant, la notion de courage n'a pas toujours trouvé sa source dans le nombre. Lorsque Aristote l'associe de manière bijective au champ de bataille, il procède à une individualisation de la notion de courage : cette forme primitive de courage pourrait être qualifiée d'*homérique*, en référence aux personnages de l'*Illiade*, en particulier Achille. Au-delà du fait qu'il est l'apanage d'une « caste » de guerriers<sup>10</sup>, ce courage se nourrit du culte de l'individu. Il manifeste l'idéal héroïque de la distinction. Par l'exploit physique visible, il doit ravir l'admiration, être *l'inimitable que l'on veut imité*, le *paradeigma*, la guerre étant le lieu naturel où s'opère cette distinction<sup>11</sup>. La mort devient alors un élément de ce processus de sélection : si le prix du courage est la mort, le bénéfice est l'immortalité conférée par la réputation.

Cette vision du courage subit une profonde mutation à l'époque classique à

---

<sup>10</sup> Selon G. Dumézil, les sociétés indo-européennes s'articulent selon trois ordres : guerrier, sacré et productif.

<sup>11</sup> BERNIS Thomas, BLESIN Laurent, JEANMART Gaëlle, *Du courage, une histoire philosophique*, Paris, Editions les belles lettres (collection « encre marine »), 2010, 297 p., p. 33.

travers le modèle du courage *hoplitique*, en référence à l'*hoplite*, combattant de la phalange grecque. Cette formation manœuvrière compacte tire sa force et son efficacité non pas des qualités individuelles et indépendantes des combattants mais de leur cohésion. Dès lors, le recours à l'image de la phalange grecque permet de dégager une nouvelle figure du courage, celui de tenir son rang et non de s'illustrer : ce n'est plus le *courage-ardeur*, mais le *courage-maîtrise*<sup>12</sup>. Ce dernier ne trouve son essence que dans le collectif.

Cette approche collective du courage s'est consolidée au cours du temps à travers les notions de *frères d'armes* (tirées de l'expression anglo-saxonne « *band of brothers* »), *d'esprit de corps* ou *d'esprit d'équipage*. Les hommes, dans l'adversité du combat, paraissent soudés les uns aux autres par les liens de solidarité et de fraternité établis au nom des souffrances communes et de l'expérience sans égal partagée au feu. En dépit des profondes mutations tactiques et technologiques qui ont indéniablement un impact sur la dispersion des combattants, le collectif au combat n'a jamais disparu : la ventilation des troupes sur les champs de bataille en constante expansion n'empêche pas la constitution des *groupes primaires*, s'articulant souvent autour d'un équipement (mitrailleuse, aéronef, navire de

---

<sup>12</sup> *Ibid.* p. 49.

guerre) ou d'un groupe de combat restreint (section, escouade de commando). Le témoignage d'un artilleur de la Première Guerre mondiale est particulièrement éclairant dans la mesure où il révèle l'intensité de ces liens à travers la métaphore du corps : « *Pour nous, l'unité, c'est la pièce. Les sept hommes qui la servent sont les organes étroitement unis, étroitement dépendants, d'un être qui prend vie : le canon en action.* »

Ce sens du collectif contribue à former la matrice du courage dans la mesure où il constitue une formidable caisse de résonance : le courage de quelques-uns produit un effet d'entraînement vivace sur les autres. Écoutons de nouveau l'artilleur de 1914 : « [...] *et puis dans cette étroite solidarité, les effluves qui créent les contagions psychologiques se développent aisément : un ou deux canonniers solides au poste, et décidés, suffisent souvent à déterminer le courage de tout un peloton* »<sup>13</sup>. Ce n'est pas une addition arithmétique de forces atomiques qui se produit, mais, selon Monique Castillo, une *contagion de l'énergie*. Ernst Jünger fut lui-même témoin de cette forme de contagion du courage : « *tout succès est, à l'origine, l'œuvre d'entreprenantes individualités ; la masse de ceux qui suivent ne représente qu'une puissance de choc et de feu* ».

---

<sup>13</sup> CABANES, *op. cit.*, p. 406.

Cependant, dans cette dichotomie *meneurs/ suiveurs*, opposer le courage individuel des premiers à l'apparente indifférence passive des seconds serait une erreur. En effet, analysant les comportements des combattant au feu, Michel Goya distingue parmi eux quatre profils : les « immortels », se considérant comme tels au sens propre et dont l'attention est monopolisée par une forme d'exaltation du danger au point de nier le péril, les « moutons » qui ne sortent de leur torpeur inhibitrice qu'à travers l'exécution de l'ordre donné et enfin les « fuyards » et les « paralysés » dont l'inhibition est aggravée. Les actes d'entraînement sont généralement déclenchés par des « immortels » qui emmènent avec eux les « moutons ». Mais il convient cependant de ne pas se méprendre : c'est au sein de cette dernière catégorie, celle des « moutons », que s'exprime le vrai courage, précisément dans cette capacité à surmonter leurs blocages et, *in fine*, à réagir avec une pleine lucidité dont semblent dépourvus les « immortels »<sup>14</sup>.

En dernier ressort, en situation d'extrême lassitude, c'est encore dans le collectif que se puisent les derniers soubresauts de courage : *« Lorsque, à la suite de revers militaires ou d'expériences de combat horribles, l'objectif*

---

<sup>14</sup> GOYA Michel, *Le fracas des âmes : la peur au combat et ses conséquences tactiques (Les champs de Mars 2013/1 n°13)*, La Documentation Française, 2013, 194 p., p. 81 à p. 123.

*s'obscurcit à nos yeux, souvent il ne reste plus pour soutenir le combattant que sa détermination à ne pas abandonner ses camarades* » témoigne un vétéran américain de la Seconde Guerre mondiale. Il apparaît donc que cet écheveau de liens tissés sous l'épreuve du feu oblige. Ainsi, le groupe de combattants, sa cohésion, la loyauté qu'on lui doit et le rang que l'on se doit d'y tenir sont de puissants ressorts de motivation et de génération du courage et de la détermination. Ces aspects peuvent parfois constituer à eux seuls un sens à donner au combat : *« Il m'a fallu sacrement près de toute une guerre (sic) pour savoir pourquoi je me battais. Mais c'est pour les autres, ton unité, les gars de la compagnie, ceux de la section surtout [...]; quand il n'en reste plus que quinze sur les trente ou davantage, tu y tiens terriblement, à ces quinze-là »* témoigne un vétéran de la guerre du Viêt-Nam.

Mais le courage militaire n'a pas toujours été considéré comme la résultante d'une mécanique subtile entre courage collectif et courage individuel. En effet, dans les légions romaines, le courage dans sa dimension individuelle était une vertu jugée inefficace sur le champ de bataille, la clé de la victoire étant l'entraînement, la technique, la manœuvre et la discipline. Dans la *Guerre des Gaules*, César confirme cette dissolution complète du courage dans le collectif au sein des légions. Ainsi, lorsqu'il évoque le courage ou la bravoure des

armées barbares, il ne s'agit pas du compliment que l'on croit : si le barbare a recours au courage et à la bravoure, c'est qu'il n'a que cela pour se battre car il ne peut tirer sa force ni de la technique, ni de la stratégie, ni de la discipline<sup>15</sup>. Les légionnaires, quant à eux, mettent leur courage au service exclusif de la cohésion, la victoire n'étant qu'affaire de discipline et d'entraînement. Certaines stratégies intègrent le fait que le courage déserte le champ de bataille. Ainsi, le stratège chinois Sun Tzu considère que soumettre l'ennemi sans combat est ce qu'il y a de mieux, nourrissant ainsi la mystique d'une stratégie idéale qui amène une soumission de l'adversaire sans que l'on ait à subir de pertes, une stratégie qui, *in fine*, n'exige pas de courage<sup>16</sup>. Le tragique de l'histoire démontre souvent que miser sur la résolution pacifique des conflits est hasardeux.

#### ***V. Reconquérir le courage : le mythe de Sisyphe***

Le 21 août 2015, un homme armé tente de perpétrer un acte terroriste dans un train entre Paris et Bruxelles. Trois Américains s'emparent de l'individu et, après plusieurs minutes de lutte et malgré deux blessures graves, parviennent à le

---

<sup>15</sup> HENNINGER Laurent, WIDEMANN Thierry, *Comprendre la guerre : histoire et notions*, Paris, Edition Perrin (Tempus), 2012, 227 p., p. 176.

<sup>16</sup> *Ibid.* p. 127.

maîtriser. Commentant l'événement quelques jours plus tard, le philosophe Raphaël Enthoven s'interroge sur le courage de ces hommes : qu'aurions-nous donc fait à leur place ? Citant Jankélévitch<sup>17</sup>, le philosophe explique que cette réflexion est vaine car le courage est un « *acte primaire, qu'il ne se réfléchit pas* ». On ne peut savoir quelle sera notre réaction car, « *pour que le courage s'exprime, il faut l'épreuve du feu* ». En somme, le courage s'exprimerait sous la forme d'une pulsion au milieu des circonstances. Ce point de vue mérite débat : si les circonstances qui amènent à prendre un risque pour sa vie mobilisent des émotions dont l'intensité est sans égal, réduire l'expression du courage à un acte pulsionnel au déclenchement énigmatique serait une erreur. En effet, le courage trouve sa source aussi dans la réminiscence d'une éducation, d'un enseignement ou dans un *corpus* de valeurs. Pour qu'il s'exprime dans toute sa splendeur, le terreau fertile à son éclosion doit être entretenu : Charles De Gaulle écrit dans *Le fil de l'épée* que « *l'action, c'est l'homme au milieu des circonstances* », mais il rappelle également qu'« *au fond des victoires d'Alexandre, on retrouve toujours Aristote* ». Etre courageux, ce serait donc jeter un pont entre un patrimoine

---

<sup>17</sup> « *C'est une grâce inexplicable, une décision sans précédent* ».



personnel accumulé patiemment dans le temps long et la circonstance favorable à son éclosion.

En définitive, le courage se construit : on ne naît pas courageux. L'analyse de certains faits d'armes éclaire cette conviction. Dans son ouvrage *L'éthique du soldat français*, le général Benoît Royal analyse l'acte de courage d'un chef de poste au Tchad : alors que la balance des potentiels lui permettrait de neutraliser sans difficultés une bande rebelle armée, il décide de s'approcher, sans armes, pour parlementer et obtient la reddition du groupe sans heurt, préférant la négociation à la violence d'un combat pourtant gagné d'avance. L'auteur souligne que ce type d'acte de courage se retrouve dans de nombreux témoignages et se construit sur des convictions profondes forgées au cours des formations, des expériences opérationnelles, voire personnelles. Ainsi, l'espace de quelques secondes, c'est l'introspection et la réminiscence plutôt que la pulsion « hors sol » qui semblent guider ces hommes. Lorsque le courage s'exprime, il semble donc s'appuyer sur un patrimoine. Le philosophe François-Xavier Bellamy évoque ce patrimoine dans l'hommage qu'il rend au colonel Arnaud Beltrame :

*« Pour comprendre le choix d'un homme, il faut le relier à une histoire, dont aucun geste n'est détachable. Ce n'est pas sur le champ de bataille, nous dit Aristote, que l'on devient*

*courageux : nos actes sont toujours le résultat d'une disposition cultivée peu à peu. Dans la décision la plus spontanée s'exprime en fait une intention, à travers elle un projet, une certaine idée de la vie, et la conception du monde dans laquelle elle a pu mûrir ; et par là, toute une culture, au sein de laquelle s'est formée peu à peu la vie intérieure dont notre action n'est finalement que l'émanation. »*

Le courage est une vertu dont la flamme, éphémère, doit être ravivée par la volonté et les circonstances. Selon Cynthia Fleury, *« impossible de se dire courageux. Il faut simplement l'être, dans l'instant. Impossible de s'en satisfaire. La chose n'est jamais réglée. Il y aura toujours une épreuve à surmonter pour prouver que l'on est courageux »*. Ainsi, la philosophe semble indiquer qu'il ne faut pas compter sur le Phénix qui renaît indéfiniment des cendres du combat pour que s'exprime le courage : il s'agit davantage de la pierre de Sisyphe qu'il faut hisser inlassablement et dont la chute doit être toujours redoutée. Là encore, l'analyse du combat est éclairante. En 2008, un jeune capitaine entame son troisième séjour en Afghanistan. Remarqué pour ses qualités de meneur d'hommes, il se considère aguerri, eu égard à son expérience du feu acquise lors des deux précédents séjours et qui lui a valu l'attribution de la croix de la valeur militaire. Lors d'une patrouille, sa section est prise sous le feu de l'ennemi. Tandis que ses hommes

parviennent à se replier et tentent d'organiser une position pour riposter, l'officier reste bloqué derrière un muret de pisé qui le protège à peine. Les longues minutes s'égrènent tandis que l'ennemi concentre son feu sur le mur fragile qui commence à s'effriter. Pétrifié, l'officier bascule dans la torpeur puis dans une panique inhibitrice jusqu'à en oublier l'usage de son arme et à être incapable de formuler le moindre ordre. Ses subordonnés parviennent à reprendre l'avantage, l'atteignent et décrochent de la position. L'officier demande à rentrer en France immédiatement : il quittera l'armée dans les semaines suivantes<sup>18</sup>. Cet exemple semble confirmer que le courage n'est jamais définitivement acquis et qu'il paraît dès lors présomptueux d'affirmer pouvoir le convoquer en toutes circonstances. En revanche, si l'éclosion du courage ne se commande pas, il appartient à chacun d'entretenir le terreau fertile à sa floraison : « *Le courage est une chose qui s'organise, qui vit et qui meurt, qu'il faut entretenir comme des fusils* » dit André Malraux dont le courage le conduira jusqu'en Espagne. La philosophe Cynthia Fleury considère qu'il s'agit d'abord d'une vigilance de tous les instants qui se forge y compris en temps de paix : « *le devoir des courageux est de maintenir la paix éveillée, de vérifier que sous la paix déclarée, la sombre guerre des infâmes et des lâches n'a pas*

---

<sup>18</sup> Entretien avec l'auteur. La personne souhaite garder l'anonymat.

*commencé. Car alors, il faudra réellement combattre ».*

Dans les armées, cet entretien nécessaire du terreau fertile au courage passe par la commémoration : bon nombre de faits d'armes sont très régulièrement évoqués, voire élevés au rang de mythe dans certains corps. Fait étrange, la plupart sont des défaites et relèvent davantage du courage « stoïque » : Camerone fait référence à l'encerclement d'une poignée de légionnaires par toute une armée mexicaine, résolu à la mort plus qu'au déshonneur et Bazeilles rappelle chaque année aux troupes de marine que le combat se mène jusqu'à la dernière cartouche, comme l'a fait la « Division bleue ». En réalité, il s'agit ici d'honorer le courage et la bravoure, le panache, l'abnégation et le sens de l'honneur bien plus que la victoire. Véritables mythes fondateurs, ces célébrations participent à la construction de la matrice du courage. Encore très vivaces de nos jours, elles entretiennent les valeurs essentielles dont le recours à l'héroïsme des « grands anciens » est un ferment puissant. Il paraît intéressant de noter que sur la période s'étendant des batailles napoléoniennes aux derniers combats de 1870, le sens de l'honneur, la bravoure et le courage sont davantage magnifiés que la victoire. Dans cette période, la moitié des généraux sont morts avec panache au combat. Le général Lasalle, à la tête de son régiment de cavalerie légère, ne pouvait mieux résumer cet état d'esprit

empreint d'honneur lorsqu'il déclarait « *Tout hussard qui n'est pas mort à trente ans est un Jean-foutre (sic) !* ». En dépit de sa bravoure légendaire qui forçait le respect de ses hommes, il échouera cependant à suivre la destinée qu'il s'était fixée et aura attendu les dernières heures de Wagram pour tomber d'une balle au front à l'âge de trente-quatre ans...

En définitive, le courage n'est jamais acquis : seul le creuset propice à son éclosion peut être entretenu. Être en mesure de considérer son caractère éphémère est peut-être déjà une forme primaire si ce n'est de courage, du moins de sagesse. Dans son ouvrage *La Peur*, Gabriel Chevallier résume parfaitement les mécanismes complexes du courage, fait d'éphémère et de transcendance : « *Je me sens incapable de courage si je ne suis pas décidé à donner ma vie. En dehors de ce choix, il n'y a que fuite. Mais on prend cette décision pour un instant, on ne la prend pas pour des semaines et des mois. L'effort moral est trop considérable. De là la rareté du vrai courage.* »

## **VI. La synthèse Iwo Jima**

Au terme de cette première partie, il paraît intéressant de dresser un bilan de l'anatomie du courage. Tout comme les perspectives du château de Vaux-Le-Vicomte suggèrent à l'observateur éclairé la nature du

rapport au pouvoir, les allées du cimetière d'Arlington nous instruisent sur le courage. Dominant les environs du cimetière, la statue qui orne le mémorial de l'*US Marine Corps* est à cet égard tout à fait emblématique des multiples dimensions du courage. Elle est la représentation d'un épisode célèbre de la bataille du Pacifique lorsque, le 23 février 1945, un groupe de *Marines* hisse le drapeau américain au sommet du mont Suribachi sur l'île d'Iwo Jima. Le moment a d'abord été immortalisé par le photographe Joe Rosenthal, de l'agence Associated Press.

Cette image a traversé les décennies et constitue toujours l'une des représentations les plus abouties de la notion d'héroïsme et de patriotisme. Elle fut sélectionnée pour lancer le septième emprunt de guerre, remporta le prix Pulitzer, fut reproduite sur un timbre-poste et les survivants figurant sur la photo furent eux-mêmes inhumés dans le cimetière d'Arlington. La photo est une synthèse efficace des constituants du courage établis dans les chapitres précédents.

Première dimension du courage émanant d'un constat historique, l'assaut du mont Suribachi est bien cette victoire relative de la détermination sur la peur : mené contre une concentration de *snipers*, l'assaut fut sanglant mais motivé par la nécessité de débloquer l'opération amphibie enlisée depuis quatre

jours. Le « plus grand que soi » justifiant « le don de soi » est figuré ici par le symbole de la bannière étoilée<sup>19</sup>. Le drapeau est hissé par un groupe d'homme compact, serré, « cousus ensemble » pour reprendre l'expression chère au Maréchal d'empire Etienne MacDonald, rappelant que le courage se puise dans le collectif et la fraternité d'arme. Enfin, figurant une pyramide, la structure globale de la photo est orientée vers le haut, rappelant que le courage est une conquête, un effort qu'il faut renouveler, telle la pierre de Sisyphe qu'il faut inexorablement pousser au sommet.



---

<sup>19</sup> Un parallèle peut être fait avec le courage inouï consenti pour préserver la garde au drapeau lors de la bataille de Waterloo. Ce fait d'arme est analysé par John Keegan dans son ouvrage *Anatomie de la bataille*.

## Deuxième partie

### Le courage : chronique d'un déclin.

Les Thermopyles, Alésia, Azincourt, Waterloo, Verdun ou la Normandie sont autant d'exemples de batailles pour lesquelles l'historien a révélé l'expression du courage sous ses différentes formes par des études menées « à hauteur d'homme »<sup>20</sup>. Ces affrontements, en contribuant à l'émergence de la figure héroïque, ont constitué la matrice de notre histoire.

Toutefois, un tournant majeur s'opère dans la perception du fait guerrier : les conflits sanglants du XX<sup>ème</sup> siècle conduisent au développement d'un rejet global de la violence guerrière. La Guerre froide, en dépit de crises périphériques dont on ne peut nier la violence, n'a pas conduit au fracas des armes de l'OTAN et du Pacte de Varsovie : l'assurance d'une destruction mutuelle par l'arme nucléaire a conduit à exporter la confrontation des deux blocs dans des domaines aussi diverses qu'inattendus, comme la conquête spatiale, les jeux olympiques... voire les jeux d'échec<sup>21</sup>.

---

<sup>20</sup> A ce titre, l'ouvrage *Anatomie de la bataille* de John Keegan se prête à l'exercice pour traiter les batailles d'Azincourt, Waterloo et La Somme.

<sup>21</sup> En 1972, le joueur d'échec américain Bobby Fischer se retrouve en final du championnat du monde opposé au soviétique Boris Spassky. La symbolique de l'évènement



Lorsque survient l'effondrement du bloc soviétique, la grille de lecture stratégique et géopolitique se brouille, les limites entre guerre et paix deviennent diffuses. L'image de l'ennemi aux « vertus » fédératrices s'estompe au profit de celle du criminel perturbateur d'un ordre international dont la paix devait constituer le « régime de croisière ». Une forme de dissonance apparaît alors entre l'aspiration légitime des peuples à vivre dans un monde post-guerrier et la réalité du monde encore trop éloignée de la « paix perpétuelle » de Kant. Les grands principes établis dans la première partie ne semblent pas invariants : à n'en point douter, la notion de courage subit une profonde mutation depuis la fin des années 1970 jusqu'à nos jours et tend vers une forme de déclin.

L'objectif de cette deuxième partie est donc d'analyser ces forces déclinantes. Le premier volet s'attache à décrire les grandes mutations politiques, économiques et sociétales qui ont érodé la notion de courage, le deuxième volet tente d'en évaluer l'impact sur les « affaires militaires ».

---

n'échappe à personne : Nixon et Kissinger le contactent personnellement pour l'encourager. L'Américain triomphe de Spassky et devient champion du monde, mettant fin à l'hégémonie soviétique dans cette discipline.

## **I.      *Courage et société***

### **1.      *Première force déclinante : les incertitudes du monde occidental***

Dans son ouvrage *« La Géopolitique de l'émotion »*, le journaliste et chercheur Dominique Moïsi propose une lecture géopolitique du monde qui s'appuie sur trois émotions : l'espoir, la peur et l'humiliation. Dans cet essai, il consacre la peur comme l'émotion cardinale du monde occidental :

*« Pour la première fois en plus de deux siècles, l'Occident ne donne plus le « la ». La perception de notre vulnérabilité et de notre décalage vers les marges est au cœur de notre crise d'identité, laquelle se résume à une question : que nous arrive-t-il ? »<sup>22</sup>. Il conviendrait d'ajouter : par quel processus en sommes-nous arrivé là, nous qui « nous pensions responsables de ce qui se passait dans le monde »<sup>23</sup> ?*

Pour comprendre ce déclin, l'analyse historique est éclairante. En 1941, à l'aube de l'engagement des Etats-Unis dans le deuxième conflit mondial, le magnat de la presse américain Henri Luce, créateur et rédacteur en chef du magazine *Life* fait paraître l'article *« Le siècle américain »* dans lequel il mentionne le

---

<sup>22</sup> MOÏSI Dominique, *La géopolitique de l'émotion*, Paris, Edition Flammarion (nouvelle édition 2015), 276 p., p. 158.

<sup>23</sup> *Ibid.* p. 158.

rôle que doit jouer l'Amérique dans le monde, en s'appuyant notamment sur son système économique libéral : *« C'est à l'Amérique, et à elle seule, de déterminer si un système de libre entreprise, un système économique compatible avec la liberté et le progrès doit ou ne doit pas prévaloir dans ce siècle »*. Dans cet article, l'auteur établit une forme de bijection entre deux notions qu'il considère comme indissociables : le système économique libéral, qui doit prévaloir dans le monde, et les notions de liberté et de progrès. En d'autres termes, l'ordre libéral est présenté ici comme le seul modèle en mesure de générer liberté et progrès dans le monde, toute autre alternative ne pouvant que générer dictature et oppression des peuples.

Or en 2017, Edward Luce fait paraître l'ouvrage *« La retraite du libéralisme occidental »*, mettant en exergue le fait que la crise de 2008 démontre la fragilité de la démocratie libérale et sa responsabilité de ce choc systémique. En parallèle, des modèles alternatifs se sont clairement développés à travers l'essor fulgurant de la Chine ou de l'Inde, voire des formes de démocraties dites « fermées », mais dont cette caractéristique ne freine pas l'essor économique. Les certitudes du monde occidental vacillent. Dès lors, Monique Castillo dresse un constat sans appel : *« A l'âge de la mondialisation économique, numérique et culturelle, ce n'est plus seulement l'Europe mais*

*l'Occident tout entier qui est en passe de ne plus rien pouvoir imposer au monde et de devenir une civilisation banalisée, sans valeur exemplaire. Cette prise de conscience signifie que l'histoire du monde a cessé d'être l'histoire de l'Occident.<sup>24</sup> »*

En définitive, l'année 2008 n'est pas la seule occurrence de cette fracture entre le développement économique et la démocratie libérale. Celle survenue à la fin des années 1970 fut annonciateur des premiers vacillements du monde occidental et mérite d'être analysé car il permet de théoriser le mécanisme du déclin du courage.

La première alerte est lancée par Alexandre Soljenitsyne. En 1978, le dissident russe est invité à s'exprimer lors de la séance solennelle de clôture du cycle académique de la prestigieuse université de Harvard. En lui donnant la parole en pleine Guerre froide, l'Amérique entend profiter de l'occasion pour revendiquer haut et fort son statut de protectrice des libertés dressée face à l'oppression communiste.

Mais dès les premières paroles, l'enthousiasme général cède la place à la stupeur. Bien loin de chanter un hymne reconnaissant à la Patrie qui l'accueille,

---

<sup>24</sup> CASTILLO Monique, *Philosopher en temps de guerre*, Revue Inflexions « Héroïsme en démocratie : hommage à Monique Castillo », Paris, 2020, 179 p., p. 34.

Soljenitsyne dénonce plutôt les errements qui la sapent : l'émergence d'un individualisme supplantant la valeur de l'intérêt général, la suprématie du droit « déshumanisé » sur la morale, l'accumulation frénétique des biens et la quête de confort qui amollissent les caractères, l'impossibilité de faire émerger des personnalités hors du commun et l'abandon de toute forme de spiritualité. *In fine*, l'ensemble de ces constats le pousse à mettre en garde le monde occidental contre l'émergence de ce qu'il nomme le déclin du courage<sup>25</sup>. L'orateur précise :

*« Le déclin du courage est peut-être ce qui frappe le plus un regard étranger dans l'Occident d'aujourd'hui.[...] Ce déclin du courage est particulièrement sensible dans la couche dirigeante et dans la couche intellectuelle dominante, d'où l'impression que le courage a déserté la société toute entière<sup>26</sup>. »*

Plusieurs passages du discours sont des mises en garde sans appel : *« Faut-il rappeler que le déclin du courage a toujours été considéré comme le signe avant-coureur de la fin ? »*. Puis plus loin : *« il est un fait incontestable : à l'Ouest, affaiblissement du caractère en l'homme, à l'Est, son affermissement »*. Ce déclin du courage,

---

<sup>25</sup> C'est précisément sous ce titre que le texte intégral du discours sera réédité jusqu'à nous.

<sup>26</sup> SOLJENYTSINE Alexandre, *Le déclin du courage*, Paris, Edition Fayard (Les belles lettres), Paris, 2015, 64 p., p. 22.

selon lui, se double d'une perte de volonté, qu'il impute à celle de la transcendance : « *Mais aucun armement, si grand soit-il, ne viendra en aide à l'Occident tant que celui-ci n'aura pas surmonté sa perte de volonté. [...] Pour se défendre, il faut être prêt à mourir, et cela n'existe qu'en petite quantité dans une société élevée dans le culte du bien terrestre* ».

Cette analyse sans concession de Soljenitsyne apparaît dans un contexte déjà marqué par le doute. En effet, le pessimisme est de mise dans le camp occidental car la situation géopolitique ne lui est pas particulièrement favorable : lorsque l'URSS envahit l'Afghanistan, les Etats-Unis n'ont plus la supériorité nucléaire et les vingt-sept divisions de l'OTAN font face à quarante-sept divisions du pacte de Varsovie. Au plan économique, la crise pétrolière de 1973 et sa réplique de 1979 ont marqué la fin de la période faste des « trente glorieuses » et révèlent les fragilités du monde occidental.

En définitive, la bijection entre progrès et ordre libéral a vécu : la période de la fin des années 1970 peut constituer un marquant chronologique important dans l'amorce d'un processus de déclin du courage.

2. *Deuxième force déclinante : l'illusion de la fin de l'histoire.*

Si le tournant des années 1970 est celui du doute, le pivot des années 1990 est celui de l'illusion.

Lorsque s'effondre le mur de Berlin, puis l'URSS deux ans plus tard, il apparaît légitime au camp occidental de proclamer qu'il a gagné la Guerre froide. Dès lors, c'est moins la victoire d'une puissance sur une autre qui est célébrée sans inhibition, que la supériorité d'une vision du monde qui, en dépit des contradictions internes, doit prévaloir de manière universelle.

Dans cette euphorie, l'Occident commet plusieurs erreurs d'appréciation. La première est d'ordre idéologique et politique. En 1989, le philosophe, économiste et politologue Francis Fukuyama a publié un article intitulé « *La fin de l'histoire ?* » dans lequel il avance l'idée que l'effondrement du bloc communiste démontre que la démocratie libérale, comme système de gouvernement, constitue l'étalon de référence des régimes puisqu'elle triomphe de toutes les idéologies rivales, y compris le communisme. Fukuyama consacre alors la démocratie libérale comme « *la forme finale de tout gouvernement humain* », et proclame par conséquent la « *fin de l'histoire* »<sup>27</sup>.

---

<sup>27</sup> FUKUYAMA Francis, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, New-York, Edition Flammarion, 1992, 451 p., p. 12.

Cette article a suscité une masse extraordinaire de commentaires et de controverse. Fukuyama a corrigé par la suite son point de vue dans différents articles, en précisant que la notion d'histoire n'était pas à prendre ici au sens d'une succession d'évènement mais comme un long processus d'amélioration des principes idéologiques qui prenait fin puisque la démocratie libérale en représentait l'idéal « indépassable »<sup>28</sup>.

Dans une certaine mesure, cette méprise sur le sens à donner aux propos de Fukuyama a grandement influencé la vision de la société occidentale sur les guerres et les conflits. En faisant croire à une obsolescence de la guerre, elle a contribué au déclin du courage. En effet, pour beaucoup, ce discours d'une *fin de l'histoire* offrait le socle théorique idéal aux aspirations post-guerrières de l'époque. Il devait signifier l'avènement d'un monde dans lequel l'homme n'aurait plus de grandes causes au nom desquelles combattre et pourrait satisfaire ses besoins grâce à l'activité économique sans plus jamais devoir risquer sa vie dans la bataille<sup>29</sup>.

L'évocation de la dimension économique permet ici d'introduire la deuxième erreur d'appréciation fondamentale : elle porte sur les vertus pacificatrices du phénomène de

---

<sup>28</sup> WINOCK Michel, *Le XXème siècle idéologique et politique*, Paris, Edition Perrin (Tempus), 2009, 520 p., p. 32.

<sup>29</sup> FUKUYAMA, *op.cit.*, p. 351.



mondialisation à l'œuvre amorcé dans les années 1990. Dans son ouvrage *«La terre est plate»*, Thomas L. Friedman prend le parti de présenter une mondialisation heureuse. Dans sa théorie, la mondialisation est un vecteur de pacification : compte tenu des liens d'interdépendance économique qu'elle génère, elle rend le prix d'une guerre exorbitant, ne serait-ce qu'à travers la destruction de cet échec complexe de flux. L'auteur précise :

*«J'ai toujours pensé que l'intégration planétaire des échanges économiques et commerciaux pourrait dissuader certains pays d'entrer en guerre avec leurs voisins. [...] on ne verra jamais se battre deux pays appartenant à une grande chaîne d'approvisionnement comme celle de Dell. Les habitants de ces pays-là ne sont plus favorables à une guerre traditionnelle. Ils veulent consommer et recevoir en temps voulu les produits et les services qu'ils commandent».*

Si *La fin de l'histoire* de Francis Fukuyama offre un socle théorique et idéologique aux aspirations post-guerrières, l'idée de la mondialisation heureuse de Friedmann caractérisée par un large réseau résolument pacificateur en fournit l'outil pratique.

Cette vision de la mondialisation heureuse et pacificatrice présente un risque pour la notion de courage : celui d'un monde marqué par l'utopie d'un « doux commerce » et

dont l'aspiration principale réside dans la recherche de l'accès immédiat aux produits manufacturés ou aux services. Quand l'attrait de la « *carte mère l'emporte sur celui de la mère patrie* » (pour reprendre une expression de Thomas L. Friedman), quelle perspective laisse-t-on au courage ? En 2002, avec beaucoup d'ironie, le penseur Philippe Muray<sup>30</sup> invitait les extrémistes islamiques à se méfier du courroux de *l'homme en bermuda* : « *Craignez la colère du consommateur, du voyageur, du touriste, du vacancier descendant de son camping-car. Vous nous imaginez vautrés dans des plaisirs et des loisirs qui nous ont ramollis. Et bien nous lutterons comme des lions pour protéger notre ramollissement [...]. Nous vaincrons car nous sommes les plus morts* ».

Pour conclure sur la fin de l'histoire, il convient d'adopter la prudence de l'historien Michel Winock : « *La guerre idéologique, entamée par la révolution française, semble s'être achevée en cette fin de XX<sup>ème</sup> siècle, mais l'avenir reste imprévisible. Avec le recul, nous savons qu'après l'éna, il faut toujours craindre un Waterloo.* »<sup>31</sup>

---

<sup>30</sup> MURAY Philippe, *Chers djihadistes...*, Paris, Edition des Mille et une nuits, 2002, 118 p.

<sup>31</sup> WINOCK, *op. cit.*, p.33.

### 3. *Troisième force déclinante : le sacre de l'individu*

Si le courage au combat se puise dans le collectif, il paraît essentiel d'aborder la problématique de l'individualisme qui semble caractériser la société moderne.

Tentons de le définir. Dans son ouvrage *« De la démocratie en Amérique »*, Alexis de Tocqueville le caractérise ainsi :

*« L'individualisme est un sentiment réfléchi et paisible qui dispose chaque citoyen à s'isoler de la masse de ses semblables et à se retirer à l'écart avec sa famille et ses amis ; de telle sorte que, après s'être ainsi créé une petite société à son usage, il abandonne volontiers la grande société à elle-même ».*

Ce qu'entend ici Tocqueville par l'abandon de la grande société à elle-même, c'est cette tendance propre au recentrage sur soi que semble promouvoir la démocratie libérale et dont la conséquence est *« d'étendre et de desserrer le lien des affections humaines »*.

Dans son discours d'Harvard, Alexandre Soljenitsyne confirme qu'au tournant du XX<sup>ème</sup> siècle, la tendance de la démocratie libérale à la consécration de l'individu reste vivace :

*« La défense des droits de l'individu est poussée jusqu'à un tel excès que la société elle-même se trouve désarmée devant certains de ses membres, et le moment est venu pour*

*l'Occident de ne plus tant affirmer les droits des gens que leur devoir.»<sup>32</sup>*

Cette lame de fond ramenant à la surface l'individu n'est pas sans conséquences sur la notion de courage. Deux d'entre elles, qui influencent grandement la pratique du métier des armes, peuvent être identifiées.

La première conséquence de l'individualisme est une forme exacerbée de judiciarisation. En effet, le phénomène de judiciarisation moderne témoigne d'un rapport particulier des individus au droit et à la justice, cette dernière endossant le rôle, non plus de régulateur de la vie en communauté mais d'outil de reconnaissance des individualités. Pratiqués de la sorte, le droit et la justice ne sont plus tant un corpus de référence évolutif qu'une succession de jurisprudences toujours plus normatives. Comme le souligne la philosophe Monique Castillo, l'individu recourt au droit pour mettre en évidence ce qu'il tient pour injuste du point de vue de son expérience personnelle, exigeant alors de la «justice» qu'elle s'exerce de manière individuelle. En d'autres termes, l'intérêt de l'individu vient en première ligne. Pour la philosophe, il s'agit là d'une problématique propre à nos sociétés contemporaines et qui pose problème lorsque le collectif représente un ferment puissant du courage.

---

<sup>32</sup> SOLJENYTSINE, *op.cit.*, p. 31.

A plus long terme, l'émergence d'une « société du droit » qui ne se conçoit plus qu'à travers le lien juridique conduit assurément à l'affaiblissement de la volonté des individus. Comme le souligne Alexandre Soljenitsyne, *« une société qui s'est installée sur le terrain de la loi, sans vouloir aller plus haut, n'utilise que faiblement les facultés les plus élevées de l'homme ; Le droit est trop froid et trop formel pour exercer sur la société une influence bénéfique. Lorsque toute la vie est pénétrée de rapports juridiques, il se crée une atmosphère de médiocrité morale qui asphyxie les meilleurs élans de l'homme. »*<sup>33</sup>

La deuxième conséquence se traduit par une forme d'érosion de la notion de transcendance. Dans la première partie de ce travail, il a été établi que le courage se traduisait par *l'acceptation du don de soi pour plus grand que soi*. Dès lors, le culte de l'individu remet en cause cette forme de transcendance : quel don de soi paraît justifiable dès lors que l'individu surpasse toute chose ? Pour quoi meurt-on encore lorsque « rien ne vaut la vie » ? Dans le discours d'Harvard, Soljénitsyne exprime très clairement le doute qui s'installe dans l'esprit des hommes lorsque la transcendance fait défaut :

*« Alors dites-moi au nom de quoi, dites-moi dans quel but certains devraient s'arracher*

---

<sup>33</sup> *Ibid.* p.29.

*à tout cela et risquer leur précieuse vie pour la défense du bien commun, surtout dans les cas brumeux où c'est encore dans un pays éloigné qu'il faut aller combattre pour la sécurité de son peuple ?<sup>34</sup>.».*

L'évocation du combat loin de chez soi pour la sécurité du peuple fait clairement écho aux débats très actuels portant sur le sens de l'engagement. Elle appelle à l'analyse de l'impact de ces grandes tendances sur le métier des armes : c'est l'ambition du chapitre suivant.

## **II. Le courage militaire à l'épreuve.**

### *1. Le tournant de la guerre du Golfe.*

A n'en point douter, les grandes mutations sociétales décrites dans la partie précédente ont des répercussions sur le courage guerrier. Elles se conjuguent avec des bouleversements majeurs de la conflictualité qu'il paraît essentiel d'analyser.

Alors que la Guerre froide s'achève, un proche collaborateur de Gorbatchev, Alexandre Yakovlev, a formulé cette remarque prémonitoire à l'adresse de l'Occident : « *Nous allons vous faire quelque chose de terrible ; nous allons disparaître en tant que menace. Le ciment de votre alliance ne sera plus là pour vous maintenir unis* ». A bien des égards, la fin de la

---

<sup>34</sup> *Ibid.* p.26.

Guerre froide fut une rupture historique dans le sens où la grille d'analyse et de compréhension des conflits s'est trouvée modifiée : si l'implosion du bloc de l'Est invite bien sûr à réfléchir sur la notion d'ennemi, elle ouvre surtout la voie aux « opérations extérieures » qui se développent de façon profuse<sup>35</sup>. Le concept s'articule autour de quelques points clés. L'opération extérieure œuvre en général au service d'une politique extérieure « apaisée », stabilisatrice, médiatrice, excluant tout esprit de conquête ou d'hégémonie. On voit poindre derrière ce concept les notions d'opérations de maintien de la paix et de gestion de crise.

C'est dans ce contexte particulier que surgit la Guerre du Golfe. L'étude de cette crise est d'une grande richesse car elle marque une rupture dans l'approche du risque, de la mort et, *in fine*, du courage. En empruntant l'expression consacrée, elle représente un « changement de paradigme ».

Le 02 août 1990, l'Irak envahit le Koweït. Compte tenu de la menace que fait peser cette invasion sur les champs pétrolifères d'Arabie saoudite, Georges Bush trace « *une ligne dans le*

---

<sup>35</sup> Avant 1990, la France menait en moyenne dix à douze OPEX simultanément. A compter de 1990, ce chiffre explose pour atteindre un extrema en 1999 avec 37 OPEX. Entre 2010 et 2015 ce chiffre retombe et se stabilise désormais autour de 25 (données SHD).

*sable contre l'agression irakienne*<sup>36</sup> » et obtient une résolution de l'ONU autorisant l'emploi de la force si le retrait n'est pas effectif au 15 janvier 1991. Elle est ignorée par Saddam Hussein. Une large coalition internationale commandée par le général Norman Schwarzkopf lance l'opération « Tempête du désert ». Après une longue campagne aérienne, la Coalition a déclenché le volet terrestre de l'opération le 23 février 1991. Le cessez-le-feu est signé le 28 février après une cuisante défaite irakienne.

Ce conflit ouvre la voie à une nouvelle approche de la conflictualité. C'est d'abord une guerre que l'on justifie au nom du droit et de la morale : elle est présentée de façon messianique comme celle « du bien contre le mal » et est couverte par une résolution de l'ONU, triomphe éclatant de la régulation par le droit international et du rôle des instances supranationales. Il s'agit ensuite d'une guerre hautement technologique : elle dévoile la notion de frappe chirurgicale qui bouleverse l'éthique de la guerre en offrant l'impunité aux combattants et en limitant la probabilité de dommages collatéraux par la précision du GPS. Il est possible d'y voir une forme de soustraction du sens éthique à la performance technologique. Enfin, la supériorité écrasante de la Coalition en matériel et en matière de renseignement lui permet de mener une guerre

---

<sup>36</sup> SCHWARZKOPF H. Norman (Général), *Mémoires*, Paris, Edition Plon, 1992, 559 p., p. 354.



quasiment « sans friction » au sens de Clausewitz.

## 2. *La guerre au nom du droit*

Dans le contexte post-Guerre froide, la rhétorique de Georges Bush est celle du « nouvel ordre mondial ». Quand débute l'opération, il apparaît que la coalition intervenait en réalité dans une logique de « pouvoir de police » s'exerçant sur un « Etat délinquant » qui ne se plie pas au droit. Ce type d'approche a un impact fondamental sur le sens de la guerre : elle n'est plus une composante classique des relations internationales, mais doit être menée *au nom du droit*. Ce constat mérite d'être mis en perspective avec *La fin de l'histoire* de Fukuyama. Loin de discréditer la thèse du penseur américain (il était tout à fait possible de voir dans la guerre du Golfe la preuve que l'histoire se poursuivait...), cet événement est considéré comme un épiphénomène perturbateur, vite maîtrisé pour rallier un état du monde dont la normalité doit être la paix. Conséquence majeure, les conflits que l'on mène désormais sont présentés comme des opérations de maintien de la paix et de stabilisation :

*« Nous supposons qu'après un dernier combat, nous jouirons des fruits d'or de la paix. Alors nous anticipons sur ces derniers temps, nous anticipons sur cette paix à venir et nous*

*faisons comme si elle était déjà là. La conséquence est que [...] les guerres que nous menons sont d'un type inédit : elles sont présentées par nos gouvernements comme des opérations de police.*<sup>37</sup>»

Dans les années suivantes, la crise en ex-Yougoslavie a montré à quel point cette approche s'est révélée déstabilisatrice pour les hommes en armes. En effet, ayant désormais banni la guerre de son espace mental pour s'unir, l'Europe peine à agir efficacement dans une zone où elle tente de maintenir une paix qui n'existe pas. L'option humanitaire est tentée : le rôle des hommes en armes paraît dévoyé lorsqu'ils distribuent force médicaments et nourriture. L'incapacité d'agir des casques bleus français a été poussée jusqu'au déshonneur lorsque les images de la reddition de ces soldats ont fait le tour du monde<sup>38</sup>. Jacques Delors avait déclaré *« la plus grande déviation intellectuelle de l'époque est d'avoir pris la politique d'aide humanitaire comme une politique étrangère. »*

A l'aune de ces deux crises, il est possible de conclure quant à l'impact sur le courage des guerres menées au nom du droit et de la morale. Comme le souligne Pierre Manent, *« si l'action militaire est une action de police internationale,*

---

<sup>37</sup> MANENT Pierre, *Cours familier de philosophie politique*, Paris, Edition Gallimard, 2004, 346 p., p. 305.

<sup>38</sup> SERVENT Pierre, *Les présidents et la guerre*, Paris, Edition Perrin (Tempus), 2019, 513 p., p. 246.

*ceux qui la mènent n'ont pas plus d'intérêts à cette action particulière que, à l'intérieur des Etats, les policiers qui arrêtent un meurtrier[...]. En ce sens, ils sont parfaitement désintéressés<sup>39</sup> ». Ce que nous dit ici Pierre Manent, c'est que la justification de la guerre par le droit peut amener à éroder le sens du combat. L'impact sur le courage paraît alors très clair lorsqu'il s'agit de s'interroger sur le fait de donner sa vie pour le droit : cette justification, selon le philosophe, n'offre pas la transcendance nécessaire pour générer le courage<sup>40</sup>.*

### *3. Avènement de la technologie et « vidage » du champ de bataille*

Pendant la guerre du Golfe, l'intrusion des armements hautement technologiques a procédé à la mise à distance du soldat du champ de bataille. Or, comme le souligne Charles de Gaulle dans *Vers l'armée de métier*, « *L'action, ce sont les hommes au milieu des circonstances* ». A n'en point douter, ce nouveau type d'armement change la perception de l'action : il n'est pas sans conséquences sur le courage guerrier.

En effet, il existe un lien intime entre la distanciation et le courage que Laurent

---

<sup>39</sup> MANENT, *op.cit.*, p. 295.

Henninger décrit dans son ouvrage *Comprendre la guerre*. Dans le combat « archaïque », les soldats n'avaient qu'à recevoir des coups portés à l'arme blanche que le système musculaire et cognitif pouvait potentiellement parer. Ce type de combat imposait une forme de courage « homérique ». Dès lors que les armes à feu se généralisent et neutralisent à des distances parfois hors du champ de perception humain, le courage « homérique » laisse place au courage « stoïque », fait parfois de fatalisme et de résignation face à un destin sur lequel l'individu a de moins en moins de prise<sup>41</sup>. A l'heure du missile de croisière, du drone et de la numérisation du champ de bataille, la notion de courage devient plus difficile à percevoir. Cette difficulté se double d'un profond questionnement éthique : si, comme le souligne le philosophe Michel Walzer dans *Guerres justes et injustes* (1977), on ne peut tuer si l'on est pas prêt soi-même à donner sa vie, la mise à distance du combattant pose problème car elle lui confère une forme d'impunité qui rompt ce « contrat éthique ». La question se posait déjà lors de la Première Guerre mondiale, notamment lors de l'avènement de l'arme aérienne. Dans son ouvrage *Eloge du courage*, le général Jean-Claude Gallet analyse la guerre vue du ciel<sup>42</sup> : « Guynemer, Nungesser, René Fonck

---

<sup>41</sup> HENNINGER, WIDEMANN *op.cit.*, p. 172.

<sup>42</sup> GALLET Jean-Claude (général), *Eloge du courage*, Paris, Edition Grasset, 2020, 141 p., p. 86.

*[...] ce sont des héros, bien sûr. Mais la lecture des lettres qu'ils adressent à leurs proches laissent un malaise. Ils sont comme au champs de tir, défiant la mort. Ils se grisent de leurs exploits sans vraiment savoir se soucier de la tragédie qui se joue au sol [...]. Contrairement à la violence des tranchées, la guerre des airs est presque belle, propre... »*

Cette dynamique s'intensifie au point de vider le champ de bataille. Cette « mise à distance » ouvre la voie aux concepts de « guerre zéro mort » et de « *no boots on the ground*<sup>43</sup> », réels reflets des aspirations post-guerrières des sociétés occidentales qualifiées par Edward Luttwak de « post-héroïques ».

L'intrusion de la technologie sur le champ de bataille impacte le courage du soldat lorsque cette mise à distance ne fait plus courir de risque au combattant. Michel Goya met en exergue ce phénomène de transfert qui s'opère : « *En ne faisant plus courir de risques aux soldats, on échangeait du courage contre l'impunité et faire la guerre est paru presque facile* ». Toutefois, les syndromes post-traumatiques développés par les pilotes de drones américains exécutant à distance des frappes létales au Yémen invitent à réfléchir sur cette illusion de « facilité ».

La philosophe Monique Castillo aborde la question plutôt sous l'angle moral. En

---

<sup>43</sup> Ce principe sera appliqué par la France lors de sa participation à l'opération Harmattan en 2011.

transférant la force à la technologie, on la dépouille de sa morale :

*« La force armée est moins perçue comme une force morale que comme une force industrielle : l'idéal de la Nation en armes faisait du courage humain la force de la force, la force morale qui justifiait l'usage des forces mécaniques. Mais la force se nourrit alors non plus de morale, mais de tout ce qui l'augmente, la ruse, l'hypocrisie et la technologie. »<sup>44</sup>*

Mais force morale et courage doivent être mobilisés lorsqu'il faut obtenir l'adhésion de la population locale au cœur des théâtres. Lors de l'engagement des troupes américaines en Irak, le général MacChrystal avait fait inscrire au-dessus des portes d'accès aux camps militaires américains *« Qu'avez-vous fait aujourd'hui pour conquérir le cœur des Irakiens ? »*. Il est permis de s'interroger sur les perspectives laissées à la conquête des cœurs dans une guerre technologique menée avec des drones et des missiles de croisière.

#### 4. La « professionnalisation » du courage

*« La réussite de la professionnalisation dépendra au premier chef de votre capacité à attirer et à conserver dans vos rangs les jeunes de qualité [...] N'ayez pas d'état d'âme, Messieurs, et ne cédez pas à la nostalgie qui est*

---

<sup>44</sup> CASTILLO, *op. cit.*, p. 80.

*la marque des faibles. Nous sommes responsables de l'avenir.* » S'il est une décision historique portant sur les affaires militaires qui relève d'un certain courage, ce pourrait être celle prise par Jacques Chirac en 1996 qui conduit à professionnaliser les armées. Initialement peu soutenue par l'opinion, pas plus que par les parlementaires, la décision fut maintenue et habilement menée à son terme. Au-delà du fait que le maintien d'une armée « mixte » paraissait onéreux, le service militaire ne touchait plus qu'une part limitée des citoyens et la France s'engageait dans l'ère des opérations extérieures, au cœur de théâtres lointains, techniques et exigeants. Beaucoup regretteront par la suite que ce virage brusque n'ait été adouci par la mise en place d'un service « civico-militaire » dont l'objectif *« n'aurait pas été [...] [de] faire [des jeunes Français] des guerriers, mais des citoyens plus aiguisés dans une société plus individualiste<sup>45</sup> »*.

Sans s'engager davantage dans le commentaire d'une décision politique d'envergure, il convient d'admettre toutefois que les conséquences de la décision de suspendre le service militaire ont été importantes sur le lien armée-Nation et ont touché des notions fondamentales comme celle du courage.

---

<sup>45</sup> SERVENT, *op. cit.*, p. 316.

En effet, l'un des « effets de bord » de la professionnalisation des armées fut aussi de professionnaliser certaines valeurs. Dans ses principes, le service militaire faisait de chaque Français civil un potentiel soldat. Ainsi, la sociologue et politologue Dominique Schnapper souligne que *« la conscription obligatoire inscrivait le risque de la mort dans le destin individuel de tout citoyen en lui donnant une signification précise; le sacrifice de soi à la communauté.<sup>46</sup> »*

Mais dès lors que les armées se professionnalisent, les notions de courage guerrier ou de sacrifice suprême deviennent des valeurs *« sous-traitées »* aux militaires, dont ils deviennent de facto les détenteurs et les experts aux yeux de la société. Ainsi, la philosophe Monique Castillo note que *« le respect du public est total, mais il s'exerce dans la distance [...] car ce soldat a cessé d'être le même que nous [...] : on le comprend et on l'admire tout en pensant qu'il fait un curieux choix de vie »*. Ce constat aboutit à une situation socialement étrange, où le courage est la vertu propre d'une profession qui aurait vocation à protéger l'ensemble de ceux qui s'emploient à se préserver de la nécessité du courage. Par ces mots, Monique Castillo semble penser que le courage, s'il est statutairement cantonné au

---

<sup>46</sup> SCHNAPPER Dominique, *Les métamorphoses de la vie*, Inflexions n°16, 2011, 227 p., p. 27.



corps militaire, peut servir à « perpétuer une culture du découragement » au sein de la société.

Mais cette spécialisation du courage se révèle potentiellement néfaste pour les armées. En effet, cette démarche tend à marquer davantage la singularité du soldat, au point extrême de susciter l'incompréhension de la société civile et de fragiliser le lien armées-Nation, l'une ne se reconnaissant plus dans les autres qui pourtant en assurent la protection et recrutent en son sein.

5. *La judiciarisation de l'action militaire : quand le héros devient victime.*

La professionnalisation qui vient d'être évoquée est survenue conjointement à l'exacerbation d'une forme d'individualisme dans la société. De cette concordance est née une judiciarisation accrue à laquelle le champ de bataille n'échappe pas.

Cette dynamique est lourde de conséquence sur l'expression du courage au combat. En effet la judiciarisation agit comme un carcan qui brise la volonté et génère une forme d'inhibition : le militaire craint de se voir judiciairement inquiété pour ses actes. Comme le souligne le colonel Olivier Kim qui a commandé la gendarmerie prévôtale, nombre de militaires craignent de ne plus pouvoir

remplir leur mission convenablement du fait de l'intrusion grandissante des juges sur les théâtres d'opération.

Ce phénomène de judiciarisation pose un autre problème fondamental pour le métier des armes car il conduit à un phénomène d'inversion des valeurs : le soldat qui meurt n'est plus ce héros que l'on honore parce qu'il est allé au bout de son engagement, mais la victime d'un accident survenu dans le cadre d'une pratique professionnelle, l'institution n'ayant pas su l'en protéger. Cette mutation du héros en victime est en contradiction avec ce qui forge la singularité du soldat : la force morale menant à l'acceptation du sacrifice suprême. La confusion est telle que l'on décore aujourd'hui le soldat qui meurt en allant au bout de son engagement et la victime involontaire. En d'autres termes, l'héroïsme et le courage ne sont plus loués à travers le soldat qui meurt : l'incarnation de la force morale de la République à travers le soldat semble avoir vécu<sup>47</sup>. Ainsi, lorsque le 18 août 2008, une section de militaires français est attaquée dans la vallée de Kapisa en Afghanistan<sup>48</sup>, certaines familles endeuillées portent plainte contre X. Ces plaintes ont heurté la communauté militaire, considérant que ces hommes n'étaient pas victimes d'un

---

<sup>47</sup> CASTILLO, *op. cit.*, p.84.

<sup>48</sup> Neuf soldats sont morts au combat dans cette embuscade. Que leurs mémoires soient honorées à travers ces lignes.

crime, d'un délit ou d'une négligence de leurs chefs, mais qu'ils étaient morts les armes à la main en allant au bout de leur engagement. Le chef d'Etat-Major des armées a rappelé à cette occasion les dangers d'une judiciarisation accrue : *« La judiciarisation [...] quand elle est excessive ou mal comprise, met en péril notre efficacité opérationnelle. L'esprit de décision des chefs ne doit pas être inhibé par la prise de risque inhérente au métier des armes. Un soldat qui meurt au combat n'est pas une victime : c'est d'abord un homme ou une femme qui va au bout de son engagement ».*

Conséquence indirecte du phénomène de judiciarisation, le lien entre l'Armée et la Nation est fragilisé. En effet, les armées ne sont plus vues comme ce corps uni, serviteur désintéressé des intérêts supérieurs d'une nation : le soldat revêt plutôt le statut d'agent d'un service public dont la mort est assimilable à un accident du travail, supposant alors qu'il est possible de mettre en cause son employeur, l'Etat.

#### *6. Contre le syndrome « Verdun » : aimer la société malgré tout.*

En janvier 2021, la France a déploré la mort de cinq soldats dans le cadre de l'opération « Barkhane ». L'émotion a été vive dans l'opinion publique. Pour beaucoup, rien ne justifiait la mort de ces soldats, les relais

médiatiques laissant entendre que la France s'enlisait dans ce conflit qu'elle est condamnée à perdre : l'opinion publique réclame alors le retrait de la France de la bande sahélo-saharienne.

Dans une opposition de phase quasi-parfaite, de nombreuses réactions se font entendre en réponse, considérant que cette posture est le reflet de « *nos démocraties qui ne savent plus faire la guerre* », que le courage de notre société a disparu et que l'héroïsme a vécu : Régis Debray franchit le pas dans un article publié quelques jours après l'évènement<sup>49</sup> dans lequel il entend relativiser ce drame eu égard aux taux de mortalité de la Première Guerre mondiale qui oscillait entre 1 000 et 10 000 morts par jour en fonction des phases du combat si l'on se réfère à la bataille de Verdun.

Sur ce point, l'opinion du rédacteur de ces lignes est de considérer qu'il y a lieu de pondérer les deux points de vue. Certes, il est permis de s'interroger sur la résilience d'une société qui s'étonne et s'effraie de la mort de ses soldats sur ses théâtres d'opérations. Pour autant, banaliser ces morts au combat en opérant un comparatif avec la létalité observée à Verdun paraît discutable. En effet, le choc de l'opinion publique face à ces drames ne peut

---

<sup>49</sup> DEBRAY Régis, *La France du XX<sup>ème</sup> siècle face à la guerre : l'éternel retour des mêmes erreurs*, article publié dans le Figaro, 14/01/2021.

être considéré comme une dérive : que nos sociétés « désapprennent » Verdun est le fruit d'une démarche cohérente, volontaire, assimilable à un « choix de civilisation » opéré après les conflits meurtriers du XX<sup>ème</sup> siècle. L'ONU, le concept de dissuasion nucléaire et les tentatives de régulation pacifique des conflits ont structuré le monde pour que plus jamais Verdun ne survienne de nouveau. D'autre part, si la bataille de Verdun doit devenir l'étalon de référence de la cruauté d'un conflit alors qu'elle est le paroxysme de la violence guerrière du premier conflit mondial, il y a fort à parier que plus aucun conflit ne sera jamais assez cruel pour susciter une quelconque émotion...

Par ailleurs, la tentation peut être forte pour les militaires de considérer que nos sociétés auraient abandonné toutes valeurs notamment celle du courage, et que le soldat en serait l'unique détenteur : plusieurs écrits et ouvrages récents de militaires vont dans ce sens. Il y a dans ces propos un caractère subversif dans le sens où ils laissent planer un doute sur la profondeur de notre engagement : ces soldats seraient-ils prêts à mourir pour des hommes, femmes et enfants qui composent cette société qu'ils déconsidèrent tant ?...

Dans son allocution devant la 28<sup>ème</sup> promotion de l'Ecole de guerre, l'amiral Jean Casabianca exhortait les officiers présents à aimer la société telle qu'elle est, car c'est pour elle que nous pourrions donner notre vie. En

définitive, le courage collectif n'est pas mort, son apprentissage est simplement plus exigeant qu'autrefois, lorsque l'on côtoyait l'horreur dès l'enfance<sup>50</sup>.

---

<sup>50</sup> GALLET, *op. cit.*, p. 124.

## Troisième partie

### Demain : quel courage pour quels combats ?

#### ***I. Haute intensité contre vidage du champ de bataille : une situation paradoxale.***

Dans *La fin de l'Histoire et le dernier Homme*, Francis Fukuyama a esquissé les risques auxquels seront potentiellement confrontés nos sociétés. Ils se déclinent selon deux options antagonistes :

*« Le déclin de la vie communautaire suggère dans le futur, que nous risquons de devenir des « derniers hommes » tranquillement préoccupés de nous-mêmes et dépourvus de toute aspiration « thymotique » pour des buts plus élevés, dans notre recherche obstinée du confort privé. Mais le danger opposé existe tout aussi bien : nous risquons potentiellement de redevenir des « premiers hommes » engagés dans des batailles aussi sanglantes qu'inutiles, mais cette fois avec des armes modernes. <sup>51</sup> »*

Il est permis de se demander si l'avenir n'imposera pas aux « *derniers hommes* » de devenir à nouveau des « *premiers hommes* ». En effet, fort du constat établi en deuxième partie

---

<sup>51</sup> FUKUYAMA, *op. cit.*, p. 368.

et à l'heure où l'on prédit un retour du combat de haute intensité, nous pourrions être confrontés aux formes de guerre les plus dures nécessitant un courage et une force morale renouvelés, tous deux portés par une transcendance que plusieurs décennies de confort et d'aspiration hédoniste auraient érodée. Ainsi, Fukuyama poursuit : *« Il est raisonnable de se demander si tout le monde se laissera convaincre que les luttes paisibles et les menus sacrifices possibles dans une démocratie libérale prospère et satisfaite d'elle-même sont suffisants pour exalter ce qui est le plus noble dans l'homme. »*<sup>52</sup>

Dans ce contexte, repartir à la conquête du courage est une impérieuse nécessité. Tout comme le volet sociétal du déclin du courage s'est conjugué avec des bouleversements majeurs dans les « affaires militaires », la question de l'avenir du courage dans les forces armées doit être appréhendée sans dissocier le lien fort qu'elles entretiennent plus largement avec la société civile. Au sein de cette dernière, l'action militaire doit trouver un sens, être soutenue et pouvoir s'appuyer sur le renouveau de la notion de transcendance qui peine aujourd'hui à s'exprimer.

Dans cette perspective, il paraît nécessaire d'analyser le contexte dans lequel s'exprimera le courage guerrier : la conflictualité

---

<sup>52</sup> *Ibid.* p. 368.



à venir sera, semble-t-il, marquée par un retour du combat de haute intensité. Dans le même temps, elle entrera en collision avec la tendance assez ancrée de voir la guerre se mener dans les domaines de lutte déshumanisés (et si toutefois le soldat arpente le champ de bataille, ce serait dans sa version « augmentée »). Dans cette situation paradoxale, le courage devra se frayer un chemin jusqu'à l'homme qui décidera et agira « au milieu des circonstances ». Il paraît alors essentiel de consolider les piliers du courage présentés dans la première partie de ce mémoire.

*1. Premier élément de contexte : le retour du combat de haute intensité*

Les chefs d'état-major s'accordent sur un probable retour du combat de haute intensité. De quoi s'agit-il ?

La désinhibition des Etats-puissances qui réarment massivement et développent des stratégies dites « du fait accompli » en dépit des règles et du droit internationaux constitue une menace « haut du spectre » qui, pour la France, rend plausible l'hypothèse d'un engagement majeur<sup>53</sup>. La définition communément admise

---

<sup>53</sup> Dans un article paru dans *Les Echos* le 23 octobre 2020 intitulé « *L'armée doit se préparer d'ici 2030 à soutenir un engagement majeur* », le général d'armée François Lecointre décrit le profil de ce type d'engagement : 70 avions, 20000 hommes, le groupe aéronaval et deux

est la suivante : « *Affrontement soutenu entre masses de manœuvres agressives se contestant jusque dans la profondeur et dans différents milieux l'ensemble des champs de conflictualité (physiques et immatériels) et dont l'objectif est de vaincre la puissance de l'adversaire* ». Mais définir clairement la notion de haute intensité est une gageure, tant le poids des mots semble important pour éviter la confusion avec d'autres notions, comme la « guerre totale » par exemple. Toutefois, dans le cadre de la thématique traitée dans ce mémoire, retenons les éléments suivants. Un conflit de haute intensité correspond à l'expression d'un état de violence armée, les belligérants utilisant l'intégralité de leurs capacités et de leur puissance de feu. Il s'agit d'une opération de coercition s'inscrivant dans la durée avec un *tempo* opérationnel élevé, engageant l'ensemble des milieux. Dans un tel scénario, les pertes matérielles et humaines sont élevées<sup>54</sup>.

La perspective du retour du combat de haute intensité suppose que les « *premiers hommes* » de Fukuyama soient des hommes courageux. Sommes-nous prêts pour le combat de haute intensité ?

Pour répondre à cette question, le

---

groupes amphibies, avec une montée en puissance de six mois pour une durée d'engagement de six mois.

<sup>54</sup> Sources : Centre de doctrine et d'enseignement du commandement.

témoignage des soldats qui y ont été confrontés est éclairant. Ils servent dans des unités très sollicitées, généralement engagées dans des opérations particulièrement sensibles. Ils font preuve d'un courage immense et souhaitent rester discrets... ce qui les honore deux fois. Dans le cadre d'une de ces missions, certains se sont trouvés engagés durant plusieurs jours par des armements comparables à ceux qu'eux-mêmes déploient communément en opération : avions de chasse et drones armés. Leur sentiment est sans ambiguïté :

*« Nous ne sommes pas prêts pour de tels combats. Au-delà du fait de réaliser dans l'instant qu'il paraît impossible d'échapper à la puissance de feu mise en œuvre et que l'on va mourir, on réalise également l'intensité du feu que l'on a fait subir aux autres : en subissant cette attaque, nous vivons ce que nous imposons nous-mêmes à l'ennemi lors des procédures de ciblage ou de frappe dans la profondeur, c'est-à-dire l'impuissance et l'incapacité à riposter. Cela modifie fondamentalement la perception du combat<sup>55</sup> ».*

L'intérêt de ce témoignage réside dans le fait qu'il aborde également l'aspect éthique : à l'effroi généré par l'intensité du combat et la perspective de la mort s'additionne une forme de sidération éthique consécutive à l'analyse rétrospective de nos propres agissements. Il y a

---

<sup>55</sup> Entretien avec l'auteur, 17/01/2021.

là un écueil qui pourrait résider dans une forme d'érosion de la détermination générée par un sentiment de culpabilité inhibitrice du courage.

## 2. *Du combat déshumanisé au combat inhumain.*

Pourquoi ne sommes-nous pas prêts ? Le retour du combat de haute intensité survient dans un contexte où les armées consacrent une part importante de leurs réflexions doctrinales à l'émergence de nouveaux espaces (*cyber, exo-atmosphérique, ...*) et domaines de lutte (*Seabed Warfare, Mosaic Warfare ...*) qui, pour la plupart, ont en commun le fait d'être déshumanisés. Profondément techniques par nature, ces domaines de lutte s'inscrivent dans une démarche globale de technicisation des armées engagée depuis plusieurs décennies. L'homme y semble absent : quelle place cette technicisation laisse-t-elle à la notion de courage, *a priori* si nécessaire pour le combat de haute intensité ? de quoi est-elle le reflet ?

Bien sûr, investir dans ces domaines de lutte est nécessaire car leur maîtrise constituera un facteur de supériorité opérationnelle, voire de puissance. Mais une focalisation excessive sur ce type de domaine de lutte fait peser le risque de s'enfermer dans une perspective exclusivement stratégique et hautement technologique : comme le souligne Bruno Cabanes dans *Une histoire de la guerre*, cette

démarche prône « *une histoire vue d'en haut, en quelque sorte, qui passe sous silence la dimension humaine de l'expérience du combat*<sup>56</sup> ». La rusticité et le courage ne sont peut-être plus suffisamment au cœur des spéculations, alors que le témoignage rapporté plus haut démontre à quel point les conflits à venir les mettent au défi. Comme le soulignait plus durement le général Lionel Chassin, « *les guerres de masse sont faites par les pays peu civilisés, inférieurs en technique, mais profitant de la supériorité du nombre et du moral. Les guerres techniques sont la seule défense des peuples peu nombreux, vieux, et dont le moral est bas.* »

Cette tendance peut être vue comme la filiation du principe de « *No boots on the ground* », promesse adressée aux combattants et que la technologie tente de tenir « coûte que coûte ». Pourtant, nos compétiteurs font le choix inverse en replaçant le combattant au cœur du champ de bataille. Comme le souligne la chercheuse Caroline Galactéros, « *notre ennemi ne joue pas notre jeu. Il replace l'homme au cœur du combat en tant qu'arme alors que nous l'en retirons.* »

Mais si malgré tout le combattant arpente le champ de bataille, la technologie lui fait la promesse d'être « augmenté ». Au-delà du questionnement éthique qu'elle suscite, cette

---

<sup>56</sup> CABANES, *op.cit.*, p. 22.

démarche semble ébranler de nombreuses notions liées au courage, comme le collectif, la peur et la détermination. Comme le souligne le philosophe Jean-Michel Besnier, le soldat augmenté s'inscrit dans un individualisme moderne, assimilable à un soldat « compensé » qui tâcherait de récupérer les vertus requise depuis toujours par la guerre, comme le courage du corps-à-corps, le sens du sacrifice, le goût de l'héroïsme, le culte de la volonté et de la solidarité<sup>57</sup>. En d'autres termes, le soldat augmenté remplace le dépassement de soi par le culte de la performance et de la compétitivité, ce qui peut amener un gain opérationnel mais occulte l'acceptation du sacrifice, notion pourtant cardinale et structurante pour le combattant.

Or, les récents engagements nous montrent que l'ennemi que nous combattons, pour sa part, fait preuve du sacrifice de soi, mode d'action qui nous semble pathologique. Jean-Michel Besnier considère alors que « *l'humain augmenté est en réalité un être à l'humanité diminuée* », isolé de ses frères d'armes, des circonstances du combat et livré à la *tentation de l'hubris*. Trop sûr de lui, sans peurs, au sentiment d'invincibilité qui exonère du courage et berce de l'illusion qu'on peut

---

<sup>57</sup> BESNIER Jean-Michel, *Le soldat augmenté : approche philosophique*, extrait du colloque « *Le soldat augmenté : regards croisés sur les performances du soldat augmenté* », 15 janvier 2019, Ecole Militaire.

s'affranchir du collectif. Dans son ouvrage *Au combat*, le psychologue Jesse Glenn Gray décrit très bien cet isolement induit par la modernisation des armées : si les armes sont souvent perçues comme le prolongement du corps du combattant, paradoxalement, elle mettent aussi une distance à l'acte de tuer, « *comme si c'était l'arme qui tuait et non celui qui appui sur la gachette.*<sup>58</sup> ». Cette tendance est exacerbée avec le soldat augmenté.

En définitive, il apparaît que le profil des champs de bataille à venir impose de traiter la question de la combinaison des facteurs matériels et humains. L'omniprésence de la technologie sur le champ de bataille et le développement des domaines de lutte où l'homme est absent ont contribué à isoler le combattant, soit par la distanciation, soit par l'illusion de l'augmentation. Dans les deux cas, ces démarches tendent à l'exonérer de la nécessité de faire preuve de courage. Face au retour du combat de haute intensité, cette position sera difficilement tenable, à moins de renouer avec un *corpus* de valeurs qui justifierait ce sacrifice : ce point impose de traiter la question fondamentale de la transcendance.

---

<sup>58</sup> GRAY Jesse Glenn, *Au combat – Réflexions sur les hommes à la guerre*, Paris, Edition Tallandier, 1959 (réédition de 2013), 298 p., p. 21.

## II. La question de la transcendance

Dans la première partie de ce mémoire, il a été établi que le courage pouvait s'entendre comme l'acceptation du don de soi pour plus grand que soi. Jesse Glenn Gray souligne que c'est un impératif pour le combattant de se sentir lié à quelque chose de plus grand que lui-même<sup>59</sup>. En d'autres termes, il s'agit du fait d'accepter de mourir pour des valeurs qui valent davantage que notre vie et doivent nous survivre.

Mais cela ne va pas de soi : *« Je suis triste pour ma génération qui est vidée de toute substance humaine [...]. Tout lyrisme sonne ridicule. Les hommes refusent d'être réveillés à une vie spirituelle quelconque<sup>60</sup>. »* Dans cet extrait rédigé en Afrique du Nord en juin 1943, Antoine de Saint-Exupéry évoque la question centrale de la transcendance au combat. Il alerte sur la nécessité, lorsque la guerre sera finie, *« de rendre aux hommes une signification spirituelle [...]. Faire pleuvoir sur eux quelque chose qui ressemble à un chant grégorien. »*

La question se pose aussi pour notre génération éprise de paix : quel « plus grand que

---

<sup>59</sup> *Ibid.* p.30.

<sup>60</sup> SAINT-EXUPÉRY (Antoine de), *Lettre au général X*, Paris, Edition Gallimard (bibliothèque de la Pléiades), 1999, 1508 p., p. 329.



soi » demain ? Quel chant pour nous ramener vers le sacré, donc le sacrifice ?

1. *Transcendance contre idolâtrie de la vie.*

Dans son ouvrage *Pour quoi serions-nous encore prêts à mourir ?*, la philosophe Alexandra Laignel-Lavastine souligne le besoin vital de la transcendance :

« Qu'est-ce qu'un homme vivant ? C'est un homme capable de se demander pour quel principe, pour quel Bien supérieur il serait prêt à se battre et, le cas échéant, à mourir<sup>61</sup>. »

La philosophe Monique Castillo précise le lien entre transcendance et guerre. Elle souligne que l'honneur, la reconnaissance, la dignité, « qu'elles soient celles d'un homme ou qu'elles soient celles de tout un peuple, ne s'obtiennent primitivement que par le risque de la mort : il faut être capable de mettre sa vie en péril pour faire la preuve que l'on place sa dignité au-dessus de la vie même. La fonction spécifique de la guerre est d'en faire la preuve.<sup>62</sup> » La mort acceptée constitue la singularité du soldat : elle nécessite le recours à la transcendance.

---

<sup>61</sup> LAIGNEL-LAVASTINE Alexandra, *Pour quoi serions-nous encore prêts à mourir ?*, Paris, Les éditions du cerf, 2017, 153 p., p. 10

<sup>62</sup> CASTILLO, *op. cit.*, p. 51.

Mais cette dernière se heurte aujourd'hui à un écueil et s'amenuise. A l'époque de la Grèce antique, le *bien-vivre* signifiait la vie selon le *courage et la vertu* : il portait sur la partie haute de notre humanité. Il n'a plus tout à fait la même signification aujourd'hui et évoque davantage le confort et l'hédonisme. Appuyant le point de vue de Soljenitsyne dans son discours d'Harvard, le philosophe polonais Leszek Kolakowski constatait, lors de son exil aux Etats-Unis dans les années 1980, à quel point la société occidentale restait dominée par l'hédonisme : *« L'inquiétant tient à ce que la plupart des gens n'ont pas l'impression qu'il existe des causes pour lesquelles ils accepteraient de mourir ou de sacrifier quoi que ce soit. »* Il semble donc que le sacrifice ultime pour le collectif a quelque chose de vertigineux, voire d'incompréhensible. Selon le politologue Jérôme Fourquet évoquant l'hommage national au colonel Arnaud Beltrame, *« le don de soi de ces militaires et l'une des dernières dimensions du sacré dans une société sans transcendance. »* Les militaires en seraient donc les derniers gardiens...

Pourquoi nos sociétés peinent-elles à faire émerger des formes de transcendance ? Une partie de la réponse peut se trouver dans une forme d'*« idolâtrie de la vie »*, pour emprunter une expression d'Olivier Rey. Pour le philosophe, la vie et sa conservation sont désormais les perspectives suprêmes... mais *« quand on ne peut plus donner sa vie, il ne reste*

*plus qu'à la conserver »* souligne-t-il également, suggérant ainsi que la sacralisation de la vie peut constituer une faiblesse. Cette démarche s'accompagne alors d'une défaite du courage : *« Si la vie est tout, la lâcheté l'emporte [...] L'envie de vivre « tout court » est toujours collaborante : elle va au plus offrant. »* souligne Alexandra Laignel-Lavastine.

Corollaire de cette tendance à l'idolâtrie de la vie, la mort est un sujet devenu tabou et qu'il faut cacher. Une mise à distance s'opère : comme la technologie éloigne le soldat du champ de bataille, le rapport à la mort est considérablement édulcoré dans nos sociétés. Celle du soldat n'échappe pas à la règle : incomprise, elle se révèle pourtant aux yeux de tous à travers l'hommage national qui, dans son fondement, consacre l'honneur, le courage, la bravoure mais qui, dans les faits, tend à relancer le débat au sein de l'opinion publique sur le bien-fondé des engagements français. Jérôme Fourquet l'explique : la guerre d'Algérie, qui a fait 25 000 morts, est la dernière expérience collective de pertes militaires massives. Les générations actuelles n'ayant connu d'autres guerres que les opérations extérieures, la mort des militaires s'est raréfiée : quand un soldat meurt, nous connaissons désormais son nom et son visage. Alors il faut donner un sens à cette mort, ce qui n'est pas chose aisée dans une société qui a abandonné toute transcendance : *« Nous ne frémissons plus guère en Occident*

*devant le sentiment exprimé par Horace qu'il est doux et noble de mourir pour son pays.*<sup>63</sup>»

« La vie à tout prix » conduit à une inflation sécuritaire : préserver sa vie à tout prix impose de la sécuriser au point de préférer s'interdire toute forme de courage dont le développement risquerait de la mettre en péril. C'est ce paradoxe qu'évoque Monique Castillo dans ses réflexions sur le sacré : *« nous nous accrochons d'autant plus âprement au désir de sécurité que la vie que nous cherchons à protéger est dépourvue de sens, au sens d'un dépassement de soi, tant sa valeur s'est totalement concentrée dans la durée, dans la durabilité, dans la simple préservation de soi, sans autres libertés »*. Le philosophe François-Xavier Bellamy ne peut mieux confirmer ce constat : *« Quand la survie devient l'impératif absolu, vous pouvez dire adieu à la liberté. Et la différence entre ces deux états, c'est le courage qui la réalise.*<sup>64</sup> »

## 2. La question du terrorisme islamique.

Mais tous les hommes ne font pas le choix de la préservation de la vie à tout prix, notamment certains individus que nous sommes amenés à combattre. Dans son roman *Alamut*,

---

<sup>63</sup> GRAY, *op. cit.*, p. 277.

<sup>64</sup> BELLAMY François-Xavier, entretien avec l'auteur, 21/12/2020.

l'écrivain Vladimir Bartol décrit le fonctionnement des *Hascchichins*, secte de guerriers religieux voués au culte du Coran, éduqués dans la fascination de la mort et du dévouement pouvant conduire au meurtre et au suicide, exaltés à travers la promesse d'un paradis. Ce récit publié en 1938 s'applique clairement aux méthodes de recrutement et d'endoctrinement pour le djihad des jeunes venus de tous horizons. Elles se révèlent particulièrement efficaces, dans nos banlieues, dans nos prisons et dans nos écoles.

C'est précisément ce en quoi l'idolâtrie de la vie et le crépuscule de la transcendance représentent une faiblesse. Ils engendrent une recherche d'appartenance et une quête de sens. A l'échelle de la France, ils se traduisent par l'éclatement d'une société dont une fraction ne se reconnaît plus dans la communauté nationale : si l'Etat ne parle plus de leur âme aux Français, le *djihad* y parvient et fait ainsi éclore un terrorisme national :

*« Daesh offre un discours idéologique très performant, qui est fondé sur plusieurs grandes prophéties ou mythes qui appartiennent à la sphère théologico-mystico-politique de l'Islam : la fin des temps qui approcherait, la résurrection du califat, l'amorce d'un nouvel ordre international et la migration vers une terre pure [...]. La puissance de cette idéologie ne doit pas être ignorée. Daesh promet quatre rêves aux*

*jeunes : rêve d'unité, de pureté, de dignité et de salut.*<sup>65</sup> »

En définitive, ce que recherchent les jeunes qui finissent par se retourner contre la société à laquelle il appartiennent, c'est l'expression d'un modèle à suivre qui soit porteur de sens et de valeurs et, au-delà, une forme de transcendance que les sociétés modernes ont toutes évacuée<sup>66</sup>.

Dès lors, il paraît légitime de se poser la question fondamentale de la génération du courage dans une société *laïque*, le terme devant être pris dans son sens le plus large, c'est-à-dire d'où l'on a évacué toute forme de sacré autre que celui de l'individu et de la vie. Mais est-ce à dire, pour autant, que le terroriste islamique martyr se sacrifiant au nom d'une idéologie religieuse est courageux ? A la suite des attentats de novembre 2015, un polémiste français connu avait eu ces paroles : *« je respecte les djihadistes prêts à mourir pour ce en quoi ils croient, ce dont nous ne sommes plus capables »*. Cette phrase avait suscité un vif émoi dans le milieu intellectuel et médiatique. Certes, le respect paraît peu légitime à l'endroit d'individus perpétrant de tels actes : ce n'est pas là faire

---

<sup>65</sup> BENZINE Rachid, interview pour Le Point Afrique, 7 avril 2016.

<sup>66</sup> LUISETI Laurent, *« Face à la crise des sociétés modernes : la nécessaire réintroduction du sacré, élément constitutif de la cohésion sociale »*, article paru dans « Stratégique » n°112, octobre 2016, 252 p., p. 192.

preuve de courage, car on donne sa vie pour la vie elle-même (à l'exemple d'Arnaud Beltrame), et non pour générer la mort. Mais le cœur du sujet résidait dans la deuxième partie de la phrase, symptomatiquement évacuée du débat.

Nos ennemis, en définitive, nous imposent de considérer la question fondamentale qui doit être débattue : il paraît urgent de discerner ce pour quoi nous serions encore prêts à nous battre avec courage au point de mettre notre existence en jeu. La partie suivante tente d'esquisser quelques axes de réflexion.

### ***III. Comment regagner le courage et la transcendance ?***

#### *1. Renouer avec la figure du combattant*

*« A ceux qui nous tuent, on ne répond pas par la vie, sans quoi nous sommes déjà foutus [...]. On se réapproprie nos raisons d'être, on se redresse et on les neutralise en retour ! Dans les maquis du XX<sup>ème</sup> siècle, les jeunes combattants savaient qu'il existe des principes plus essentiels que la vie brute. C'est ce sacré là qu'il faut opposer à l'adversaire. En cela, un soldat est toujours un appelé au sens électif du terme. L'issue des conflits dans lesquels on s'engage dépend de notre capacité à renouer, en nous même, avec la figure du combattant. »*

Ce constat d'un ancien résistant est une exhortation à renouer avec le courage et la transcendance et au premier chef avec la figure du combattant. En effet, porteur d'une singularité et enrichi d'expériences tout-à-fait hors des normes, le soldat peut être à la source d'un renouveau de la transcendance et du courage en commerçant avec la société et le monde. « *Il n'y a de grand parmi les hommes que le poète, le prêtre et le soldat, l'homme qui chante, l'homme qui bénit, l'homme qui sacrifie et se sacrifie. Le reste est bon pour le fouet* » nous dit Charles Baudelaire.

Mais qu'est-ce que le soldat au sein de la société ? De quoi est-il le reflet ? La philosophe Alexandra Laigel-Lavastine nous donne une ébauche de réponse : en démocratie, il est l'homme qui *voit* et sait que si rien ne mérite d'être *sacrifié* à la vie, elle se vide de sa substance et s'avilie. « *Autant rendre les armes tout de suite* » conclue-t-elle<sup>67</sup>.

Il y a lieu de garder espoir quant à la perception de la figure du combattant dans notre société et sa capacité de mobilisation. En effet, quand les circonstances l'exigent, la disponibilité à sacrifier une part de chacun se fait jour : elle peut déblayer la voie de la transcendance. En France, la conviction que certaines valeurs devaient être défendues au prix fort s'est révélée à la suite des assassinats de

---

<sup>67</sup> LAIGNEL-LAVASTINE, *op. cit.*, p. 106.



*Charlie Hebdo* et du massacre perpétré au Bataclan. Alors qu'il semblait que la violence terroriste islamique et fanatique pouvait redevenir une écriture de l'histoire, de nombreux jeunes gens choisissent de suivre une formation militaire, s'engagent dans les forces de sécurité ou deviennent réservistes. Les raisons qu'ils en donnent montrent une volonté de défendre certaines valeurs de la démocratie. Les mêmes mots reviennent dans la bouche des jeunes réservistes : « aider », « protéger », « servir », « être utile », « soulager les militaires professionnels ». Ces exemples montrent que l'engagement pour le métier des armes intègre la signification d'une résistance (avec tout ce que le terme revêt de noblesse et de sens) au nom des idées qui forment un patriotisme démocratique. Dans cette logique, le sacrifice d'Arnaud Beltrame participe de cette démarche : « *le colonel Arnaud Beltrame a remis le monde en ordre* », ont déclaré certains parlementaires, preuve que la figure du combattant inspire.

## 2. *La Nation comme transcendance.*

La société occidentale vit un événement historique : elle tente de se construire sans substrat religieux, ce qui, à l'échelle des civilisations, est une expérience extrêmement

rare<sup>68</sup>. Dans ce contexte, la recherche d'une *transcendance laïque* invite alors à se tourner vers la Nation. Le fait est qu'elle représente une notion très structurante pour l'engagement militaire. Dans son célèbre discours « *Qu'est-ce qu'une Nation ?* », Ernest Renan en décrit quelques grands principes. Dépassant largement les notions de droit strict, la Nation est d'abord une *communauté de destin*, ce qui suggère une dimension collective essentielle. La Nation s'adosse également à une dimension historique : elle est « *la terre de nos morts* », elle fait l'objet d'une forme de consensus en sein de tout un peuple sur ce qu'il convient d'exalter ou d'oublier de son histoire. *In fine*, Renan définit la Nation par deux choses : « *l'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu en indivis.* »<sup>69</sup>

L'idée de Nation semble à même de procurer un sentiment fort et doit être réhabilitée. Elle semble aujourd'hui être un recours essentiel pour redonner sens à l'action collective. En déclarant que « *l'être humain a besoin de dépasser l'horizon de sa vie quotidienne* », le philosophe Laurent Luisetti souligne que « *la transcendance est possible*

---

<sup>68</sup> BELLAMY François-Xavier, entretien avec l'auteur, 21/12/2021.

<sup>69</sup> FOREST Philippe, « *Qu'est ce qu'une Nation ?* » Texte intégral de Ernest Renan, Edition Bordas, 1991, p. 41.

*dans une société laïque et que la Nation, précisément, peut en être l'incarnation*<sup>70</sup>. »

La notion de territorialité liée à la Nation évoquée par Ernest Renan est ici intéressante. A l'heure du développement des stratégies du fait accompli pratiquées par nos compétiteurs, des tentatives de captation des ressources, de déni d'accès, rappeler que la Nation intègre également « *la terre des nôtres* », le sol de la Patrie, peut participer au renouveau effectif d'une certaine forme d'engagement et de dépassement de soi dans la défense de certaines valeurs, notamment pour une Nation qui par deux fois au XX<sup>ème</sup> siècle a vu son pays envahi et dont l'intégrité du territoire demeure toujours un défi.

3. *La profondeur historique : nous ne sommes jamais un « premier homme*<sup>71</sup>.

« *Quand le passé n'éclaire plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres* ». Alexis de Tocqueville rappelle ici la vertu vitale et structurante du recours au passé. A l'endroit d'un président de la V<sup>ème</sup> République qui invitait les Français à se débarrasser des « rhumatismes du passé », Raymond Aron eut ces paroles dures : « il ne sait pas que l'histoire est tragique ».

---

<sup>70</sup> LUISETTI, *op. cit.*, p. 199.

<sup>71</sup> José Ortega y Gasset, philosophe.

Le combattant est concerné car c'est aussi le courage guerrier qui écrit cette tragédie : le recours à la profondeur historique est donc essentiel.

Certes, de nouveaux espaces de bataille émergent avec un *tempo* qui donne parfois l'impression vertigineuse que la pensée militaire avance en équilibriste, au bord de la brèche ouverte par la future rupture technologique que l'on voit poindre et qui semble faire table rase du passé. Toutefois, à bien des égards, le combat est fait d'invariants qui comptent pour l'émergence du courage. Le recours au temps long et l'analyse du passé, lorsqu'ils sont mis en perspective avec la compréhension du présent, offrent un levier précieux de détermination, un fil directeur qui relie l'expérience du combat actuelle à celle des grands anciens dont il convient d'être digne. La commémoration s'inscrit dans cette démarche. Dans la génération du courage, ce lien doit être renforcé.

Pour marcher vers ce but, il y a d'abord la nécessité d'avoir pleinement conscience que quelque chose nous précède. Telle une initiation, il faut avoir eu la première expérience du courage dans ses convictions, son éducation passée, ses émotions<sup>72</sup>... Mais ce n'est pas chose simple, comme le souligne Alexandra Laignel-

---

<sup>72</sup> BELLAMY François-Xavier, entretien avec l'auteur, 21/12/2020.

Lavastine : « *Longtemps, il fut entendu que la chronologie, la cartographie, la géographie ou la philosophie étaient là pour nous servir de boussole. Il en allait de notre capacité à mettre les événements en perspective [...]. C'est du reste le sens du mot intelligence qui renvoie à la capacité à relier les choses entre elles. En nous débarrassant de l'espace et en nous délestant du temps, nous avons induit dans les esprits une confusion et une vacuité telle que l'aptitude même à hiérarchiser les faits s'en est trouvée oblitérée.* » C'est bien pour ces raisons que l'acte d'Arnaud Beltrame a « *remis le monde en ordre* » ... et le courage émerge quand il est possible de hiérarchiser et discerner ces valeurs qui nous dépassent, c'est-à-dire qui nous précèdent et qui doivent nous survivre.

L'histoire et la littérature militaire peuvent contribuer à cette démarche, en permettant de discerner judicieusement l'éternel dans un monde de ruptures. Comme le souligne l'historien Michel Winock à propos de l'histoire militaire, « *comprendre son temps, c'est percevoir les lignes de continuité et identifier les ruptures; dans un cas, la connaissance de l'histoire peut apaiser, dans l'autre cas, elle met en garde.* » Dans la continuité, elle est en mesure d'offrir une forme de transcendance en révélant sa profondeur, dans la rupture elle invite à la prudence contre la témérité, dans les deux cas elle contribue au courage.

D'un combat à l'autre, à travers le temps, des ponts existent : le combattant doit en avoir pleinement conscience. Dans son ouvrage autobiographique *Le soldat oublié*, Guy Sajer retrace son épopée sur le front russe, engagé à 17 ans dans la *Wehrmacht*. Cet ouvrage est un classique étudié à l'académie américaine de West Point et présenté comme une référence tant il décrit avec exactitude et précision le combat « à hauteur d'homme », au ras du sol. La lecture de ces pages révèle de nombreuses similitudes avec l'expérience de la Première Guerre mondiale telle que décrite dans *Le Feu* de Henri Barbusse ou *La Peur* de Gabriel Chevallier. Les pages paraissent transposables d'une guerre à l'autre lorsqu'elles évoquent les hommes sous le feu, la peur, le courage, le patriotisme, la violence des combats et les sentiments humains.

A l'heure du retour du combat de haute intensité, il y a lieu de considérer que le courage guerrier devra s'exprimer dans des situations qui feront probablement échos à ces pages. « *Sur le champ de bataille, tout n'est que réminiscence* », selon Napoléon Bonaparte. L'analyse et la compréhension de ces œuvres permettent donc d'inscrire l'action guerrière dans une continuité historique porteuse de fruits : mémoire, honneur, courage.

Plongeons-nous encore dans le combat à hauteur d'homme. Lors d'un séjour au Sahel, un médecin militaire intégré dans un détachement

de forces spéciales est en reconnaissance lorsque son convoi est frappé par un engin explosif improvisé. L'attaque ne cause aucun mort mais seulement des dégâts matériels et quelques blessés légers.

*« Lorsque c'est arrivé, explique-t-il, j'ai presque instinctivement raccroché l'évènement à des expériences passées, mais aussi des lectures et des convictions. Certes nous avions eu de la chance et la mort nous avait frôlés, cela peut faire peur... mais cela ne m'effrayait pas car Napoléon avait sa fortune, César sa destinée... c'est chose normale à la guerre. Pour d'autres présents sur ce convoi, la situation a été vécue plus douloureusement et ils ont développés un syndrome de stress post-traumatique : je reste persuadé que c'est malheureusement par manque de mise en perspective de l'évènement, une sorte de pensée hors sol ou sans ancrage historique ou spirituel, que le terreau favorable au développement du traumatisme psychique devient fertile.<sup>73</sup> »*

Dans *L'enracinement*, Simone Weil nous dit que « *de tous les besoins de l'âme humaine, il n'en est pas de plus vital que le passé* ». Rien n'est plus vrai pour le militaire dont le recours à l'histoire est essentiel, qu'il s'agisse de la commémoration ou de la réminiscence dans l'action : elle invite à marcher dans les pas de la

---

<sup>73</sup> Entretien avec l'auteur. La personne souhaite garder l'anonymat.

bravoure et du courage déjà révélés par le passé et à chercher dans l'histoire militaire et dans la mémoire qu'on en garde des motivations et des méthodes de combat investies d'une valeur identitaire.

#### 4. *Le collectif sous toutes ses formes*

Parmi les intemporels que souligne Michel Winock dans son approche de l'histoire militaire, la force du collectif au combat est un invariant que l'on retrouve dès lors que la violence du combat impose la constitution des « groupes primaires » de combattants, objet d'une véritable étude sociologique. Jesse Glenn Gray souligne la singularité et l'intensité des liens qui s'y développent : « *Bien des anciens combattants auront, je pense, l'honnêteté d'admettre que leur expérience d'un effort mené en commun au combat, y compris dans les conditions nouvelles imposées par la guerre moderne, représente un sommet de leur existence*<sup>74</sup> ». Pour Hannah Arendt, la puissance du collectif dépasse l'intensité même de ce que peuvent produire les idéologies : « *Aucun « isme » [...] et aucune émotion ne sont susceptibles d'endoctriner et de manipuler les hommes, mais seulement la fraternité, car le moral du combattant a pour essence cette*

---

<sup>74</sup> GRAY, *op.cit.*, p. 23.



*loyauté envers le groupe*». Le courage au combat naît dans ce collectif.

Mais le faire perdurer est un défi. L'émancipation de l'individu et l'effet de recentrage sur soi provoqué par le soldat augmenté (qui tend parfois à capitaliser sur la performance propre individuelle qu'il faut accroître plutôt que celle du groupe) semblent éroder le collectif. Pour qu'il puisse se régénérer, François-Xavier Bellamy nous met en garde contre ce qu'il qualifie d'atomisme : *« Il faut sortir de l'atomisme dans lequel la vision contemporaine nous piège, l'idée que le tout est la somme des parties, qu'une société n'est qu'une juxtaposition d'individus [...]. Il faut retrouver le sens de ce que nous sommes, liés les uns aux autres par quelque chose qui nous précède et qui nous survivra. C'est retrouver le sens du commun.<sup>75</sup> »*

Ce « sens du commun », le combattant s'efforce d'en être le gardien. Alexandra Laignel-Lavastine précise *« qu'à l'opposé du point de vue du particulier, le soldat a précisément pour métier d'entretenir le point de vue du tout<sup>76</sup> »*.

Au combat, dans une guerre toujours plus technique et dont l'intensité est censée s'accroître dans tous les domaines, le sens du collectif ne sera que plus vital à la génération du

---

<sup>75</sup> BELLAMY François-Xavier, entretien avec l'auteur, 21/12/2020.

<sup>76</sup> LAIGNEL-LAVASTINE, *op. cit.*, p. 112.

courage : il doit être approprié par l'entraînement collectif, le *drill*. Là encore, les témoignages sont précieux pour saisir tout l'enjeu de la conquête du courage aujourd'hui. Un militaire d'une unité spéciale qui a participé à une libération d'otage particulièrement périlleuse durant laquelle il a été blessé, explique ce qui donne le courage de repartir en mission : *« c'est la confiance en soi et la confiance en l'autre [...]. Le plus dur, c'est d'y aller la deuxième fois : il faut la force du collectif »*. Le *drill*, en permettant de révéler sa propre place dans le mécanisme global d'une action tout en travaillant les enchaînements collectifs, permet de remplir ce double objectif. Evoquant les leçons de l'assaut du pont de Vrbanja, le général d'armée François Lecointre aborde la phase de conception de la manœuvre qui, elle aussi, au-delà de la dimension technique du combat, agit sur le courage : *« l'activité constitue un excellent antidote contre la peur. Exercice de conceptualisation de l'action, le travail intellectuel d'élaboration de la manœuvre et de préparation des ordres permet d'établir une sorte de distance salutaire entre le danger et ceux qui vont l'affronter [...] en offrant l'illusion que le danger pouvait être contrôlé puisque le combat pouvait être organisé<sup>77</sup> »*.

---

<sup>77</sup> LECOINTRE François (général) [dir.], *Le soldat au XXI<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Edition Folio histoire, 2017, 443 p., p. 261.

## 5. *Le courage du décideur*

Quittons désormais le combat à hauteur d'homme pour nous inscrire au plan stratégique et politique, voire *métastratégique*, l'expression étant du philosophe Jean Guitton.

La stratégie d'une société, entre autres paramètres, reflète ses valeurs, car les fins pour lesquelles elle se bat conditionnent aussi la nature et la quantité des moyens du combat<sup>78</sup>. Selon cette approche de la *métastratégie*, il apparaît donc que les grands décideurs militaires ont les clés essentielles du courage en ce qu'il leur revient de donner du sens à l'action et de fournir les moyens propres à la mener. Mais si le phénomène de judiciarisation de champ de bataille évoqué supra peut représenter un écueil dans cette démarche, un autre écueil d'ordre politique et sociétal peut faire obstacle au courage du décideur. Il s'agit du développement d'une forme de *doxocratie* dans nos sociétés, à laquelle tout décideur, qu'il soit politique, civil ou militaire, n'échappe pas. Cette notion est décrite par l'historien et politologue Jacques Julliard. Dans son ouvrage « *Que sont les grands hommes devenus ?* », il constate qu'à l'heure de la suprématie du numérique, les grandes décisions sont d'abord guidées par leur impact

---

<sup>78</sup> MOTTE Martin, SOUTOU Georges-Henri, LESPINOIS Jérôme de, ZAJEC Olivier, *La mesure de la Force : traité de stratégie de l'Ecole de guerre*, Paris, Edition Tallandier, 2018, 414 p., p. 184.

sur l'opinion publique, cette dernière ayant constamment « voix au chapitre » par un phénomène de « sondage permanent » par l'intermédiaire de l'agora numérique. Son caractère volatile empêche souvent l'émergence de vastes politiques. Corollaire de ce phénomène, être courageux pour un décideur, c'est « *faire la guerre ou la paix. Mais le plus souvent, il s'agit d'aller à contre-courant de l'opinion publique*<sup>79</sup> » : c'est Mitterrand au *Bundestag*, le général Morillon à Srebrenica, Anouar el-Sadate à Jérusalem...

En définitive, il apparaît qu'à l'avenir, le courage devra s'exprimer dans un contexte volatil, avec des tendances dont les axes de progression sont parfois orthogonaux. Mais plus ces transformations mettent aux défis nos sociétés par leur caractère éruptif et déstabilisant, plus les peuples ont besoin de renouer avec une identité forte et structurante ainsi qu'avec la profondeur historique, éléments à même de générer une forme de transcendance. En revanche, un peuple qui se fragmente, à qui on désapprend son roman national ou dont on discrédite l'histoire, risque fort de ne pouvoir relever les défis qui se présentent à lui<sup>80</sup>. Au final, la question de la perspective du courage dans les armées est avant tout une question d'ordre sociétal qui

---

<sup>79</sup> JULLIARD Jacques, *Que sont les grands hommes devenus ?*, Paris, Edition Perrin (Tempus), 2010, 190 p., p. 25.

<sup>80</sup> MOTTE, *op. cit.*, p. 185.

dépasse largement le cadre de l'institution militaire.

## Conclusion

### **« Sauvegarder ce qui doit demeurer<sup>81</sup> »**

Prévoir ce que sera la conflictualité demain est une véritable gageure. Quelques axes de réflexion portent sur un retour du combat de haute intensité couplant les formes de combat les plus violentes à la mobilisation des espaces et des domaines de lutte déshumanisés : dans ce contexte, la seule certitude réside dans l'impérieuse nécessité de réhabiliter la notion de courage.

Il paraît donc essentiel de consolider ce *corpus* de valeurs en mesure de générer ce courage : la valeur du collectif retrouvé dans le sentiment national et l'importance vitale du recours à la profondeur historique pour discerner ce qui nous précède et doit nous survivre, définition possible de ce pourquoi nous pourrions être prêts à mourir.

Dans cette démarche, les armées doivent pouvoir s'adosser à la « stratégie d'une société », pour reprendre le terme de Jean Guittou, car elles évoluent en son sein, y recrutent leurs soldats, la protègent et doivent l'aimer car elles meurent aussi pour elle. Des événements violents survenus depuis 2015 au cœur même de la population française, les soldats peuvent nourrir une conviction majeure : celle d'être

---

<sup>81</sup> BELLAMY François-Xavier.

désormais liés à la société par une forme de communauté de destin infiniment plus palpable qu'à une époque où la vocation de militaire ne résonnait que comme une catégorie socio-professionnelle vaguement singulière. La question du courage au combat dépasse largement le cadre de l'institution militaire.

Dès lors, le militaire aura un rôle fondamental dans la génération du courage au sein de notre société. Du fait d'une vocation hors normes et du caractère ultime de son action, c'est d'abord à travers sa capacité à discerner ce qui nous précède et doit nous dépasser qu'il peut enrichir ce monde. A l'émergence de ces formes de transcendance doivent répondre le courage et la détermination. A ce titre, l'hommage de François-Xavier Bellamy aux hommes en armes mérite d'être évoqué : *« c'est fondamentalement peut-être l'un des enseignements que votre institution peut apporter à la société toute entière, discerner ce qui précisément mérite dans sa permanence tout notre effort, pour que soit sauvegarder ce qui doit demeurer. »*

Vient ensuite cette capacité des armées à générer le courage par la force du collectif, qui constitue une forme de salut pour l'avenir face aux défis que souligne la philosophe Monique Castillo : *« Comment conclure autrement que par l'avenir ? La société civile, l'Etat et l'armée,*

*les hommes qui font les nations et les nations qui font l'Europe entrent dans un monde où commence une nouvelle histoire, qui nous fait naître à de nouvelles responsabilités, régionales et internationales. Il faut affronter le défi de réussir ensemble un destin commun. Les valeurs militaires y ont leur place parce que cet avenir n'existera qu'à la condition d'y contribuer par l'énergie, la volonté, la résolution et la résilience. L'armée reste, devant cette tâche, un modèle exemplaire d'action collective ».*

***« Etre gai, savoir l'être au plus acre des souffrances »***

Ce mémoire souligne le besoin vital de l'évocation du passé : c'est par cette démarche qu'il convient de conclure.

Le 11 novembre 2020, empruntant ce « *grand boulevard où nous avons perdu un tiers de notre jeunesse*<sup>82</sup> », le cortège de *Ceux de 14* entraient au Panthéon avec Maurice Genevoix, un de ceux qui leur ont donné une voix à travers leurs écrits. Plus d'un siècle en arrière, le jeune normalien au grand destin naissant rencontrait la plus grande meurtrissure de notre histoire. De ce rendez-vous dont seule l'Histoire possède le génie a éclot un monument littéraire et historique, témoignage bouleversant

---

<sup>82</sup> GAULLE Charles de (général), *Vers l'Armée de métier*, Paris, Edition Plon.



qui révélera notamment toute la splendeur du courage et du patriotisme à hauteur d'homme.

Quelle leçon, un siècle après, nous donne l'académicien ? Du fond de la tranchée des Eparges, écoutons le jeune lieutenant du 106<sup>ème</sup> RI :

*« Etre gai, savoir l'être au plus âcre des souffrances du corps, le rester lorsque la dévastation et la mort frappent durement auprès de vous, tenir bon à ces assauts constants que mènent contre le cœur tous les sens surexcités, c'est pour le chef un rude devoir, et sacré. Je ne veux point fermer mes sens pour rendre ma tâche plus facile. Je veux répondre à toutes les sollicitudes du monde prodigieux où je me suis trouvé jeté, ne jamais esquiver les chocs quand ils devraient me démolir, et garder malgré tout, si je puis, cette belle humeur bienfaisante vers laquelle je m'efforce comme à la conquête d'une vertu. »*

C'est peut-être ici que réside le vrai sens de l'action des futurs décideurs des armées françaises : dans un monde qui ne peut plus se payer le luxe du déclin du courage, garder ancrée en soi la conviction que rien n'est perdu, générer sans relâche l'enthousiasme et l'optimisme nécessaires à l'accomplissement de l'impérieuse mission : conquérir toutes les vertus, au premier rang desquelles le courage.

# Bibliographie

## Ouvrages

- BARBUSSE Henri, *Le feu*, Paris, Edition Flammarion, 1916, 378 p.
- BENTEGEAT Henri, *Chefs d'Etat en guerre*, Paris, Edition Perrin, 2019, 492 p.
- BERNIS Thomas, BLESIN Laurent, JEANMART Gaëlle, *Du courage, une histoire philosophique*, Paris, Editions les belles lettres (collection « encre marine »), 2010, 297 p.
- CABANES Bruno [dir], *Une histoire de la guerre du XIXème siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 2018, 789 p.
- CHEVALLIER Gabriel, *La Peur*, Paris, Le livre de poche (8ème édition), 2018 (première parution 1930), 408 p.
- PROST Antoine [dir], *14-18 : Mourir pour la patrie, (s.l.)*, Edition du Seuil « Points Histoire », 1992, 331 p.
- FOREST Philippe, « *Qu'est-ce qu'une Nation ?* » Texte intégral de Ernest Renan, Edition Bordas, 1991., 41 p.
- FUKUYAMA Francis, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, New-York, Edition Flammarion, 1992, 451 p.
- GALLET Jean-Claude (général), *Eloge du courage*, Paris, Edition Grasset, 2020, 141 p.
- GAULLE Charles de (général), *Vers l'Armée de métier*, Paris, Edition Plon, 1934.
- GRAY Jesse Glenn, *Au combat – Réflexions sur les hommes à la guerre*, Paris, Edition Tallandier, 1959 (réédition de 2013), 298 p.
- HENNINGER Laurent, WIDEMANN Thierry, *Comprendre la guerre : histoire et notions*, Paris, Perrin (Tempus), 2012, 227 p.
- JULLIARD Jacques, *Que sont les grands hommes devenus ?*, Paris, Edition Perrin (Tempus), 2010, 190 p.

- KEEGAN John, *Anatomie de la bataille*, Paris, Edition Perrin, 2013, 414 p.
- LAIGNEL-LAVASTINE Alexandra, *Pour quoi serions-nous encore prêts à mourir ?*, Paris, Les éditions du cerf, 2017, 153 p.
- LECOINTRE François (général) [dir.], *Le soldat au XXI<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Edition Folio histoire, 2017, 441 p.
- LE NAOUR Jean-Yves, *Les soldats de la honte*, Paris, Edition Perrin (Tempus), 2011, 220 p.
- MANENT Pierre, *Cours familier de philosophie politique*, Paris, Edition Gallimard, 2004, 346 p.
- MOÏSI Dominique, *La géopolitique de l'émotion*, Paris, Edition Flammarion (nouvelle édition 2015), 276 p.
- MOTTE Martin, SOUTOU Georges-Henri, LESPINOIS Jérôme de, ZAJEC Olivier, *La mesure de la Force : traité de stratégie de l'Ecole de guerre*, Paris, Edition Tallandier, 2018, 414 p.
- MURAY Philippe, *Chers djihadistes...*, Paris, Edition Mille et une nuits, 2002, 118 p.
- SAINT-EXUPERY (Antoine de), *Lettre au général X*, Paris, Edition Gallimard (La Pléiades), 1999, 1508 p.
- SCHWARZKOPF H. Norman (Général), *Mémoires*, Paris, Edition Plon, 1992, 559 p.
- SERVENT Pierre, *Les présidents et la guerre*, Paris, Edition Perrin (Tempus), 2019, 513 p.
- SOLJENYTSINE Alexandre, *Le déclin du courage*, Paris, Edition Fayard (Les belles lettres), Paris, 2015, 64 p.
- WINOCK Michel, *Le XX<sup>ème</sup> siècle idéologique et politique*, Paris, Edition Perrin (Tempus), 2009, 520 p.

### Entretiens

- BELLAMY François-Xavier, entretien avec l'auteur, 21/12/2020.

### Revue

- CASTILLO Monique, *Philosopher en temps de guerre*, Revue Inflexions « Héroïsme en démocratie : hommage à Monique Castillo », Paris, 2020, 179 p.
- GOYA Michel, *Le fracas des âmes : la peur au combat et ses conséquences tactiques* (Les champs de Mars 2013/1 n°13), La Documentation Française, 2013, 194 p., p. 81 à p.123.
- LUISETI Laurent, « Face à la crise des sociétés modernes : la nécessaire réintroduction du sacré, élément constitutif de la cohésion sociale », revue « Stratégique » n°112, octobre 2016.
- SCHNAPPER Dominique, *Les métamorphoses de la vie*, Inflexions n°16, 2011, 227 p.

### Discours

- BELLAMY François-Xavier, *Un monde de rupture : enjeux philosophiques*, conférence tenue à l'école de guerre le 28 mars 2018.
- BESNIER Jean-Michel, *Le soldat augmenté : approche philosophique*, extrait du colloque « Le soldat augmenté : regards croisés sur les performances du soldat augmenté », Ecole Militaire, 15 janvier 2019.
- MACRON Emmanuel, Hommage national au colonel Arnaud Beltrame, Paris, 28 mars 2019.
- RENAN Ernest, *Discours de la Sorbonne*, 08/03/1882
- SOLJENYTSINE Alexandre, *Discours d'Harvard*, Boston, 08/06/1978.

### Article de presse

- DEBRAY Régis, *La France du XXIème siècle face à la guerre : l'éternel retour des mêmes erreurs*, article publié dans le Figaro, 14/01/2021.
- BENZINE Rachid, interview pour Le Point Afrique, 16/04/2016.

### Témoignages

Dans le cadre de ce mémoire, trois témoignages ont été recueillis. Les personnes ont souhaité garder l'anonymat.

Le premier témoignage a été recueilli auprès d'un ancien officier de l'armée de terre ayant servi en Afghanistan et qui a subi un syndrome post-traumatique suite à son dernier séjour.

Le deuxième témoignage a été recueilli collectivement auprès de trois membres des forces spéciales, en activité et ayant chacun une expérience singulière riche pour la thématique de ce mémoire : confrontation au combat de haute intensité, blessure de guerre, leadership face à la mort de l'un des leurs.

Le troisième témoignage a été recueilli auprès d'un médecin du SSA encore en activité et ayant servi au sein des forces spéciales en OPEX.

## **Table des matières**

**Résumé**

**Abstract**

**Introduction**

### **Première partie : anatomie du courage**

- I. Tragique de l'histoire et courage guerrier.*
- II. La Médiété d'Aristote : quand la détermination dépasse la peur.*
- III. Le don de soi pour plus grand que soi.*
- IV. « Chercher le courage là où il est » : la force du collectif.*
- V. Reconquérir le courage : le mythe de Sysiphe.*
- VI. La synthèse « Iwo Jima ».*

### **Deuxième partie : le courage, chronique d'un déclin**

- I. Courage et société.*
  - 1. Premières forces déclinante : les incertitudes du monde occidental.*
  - 2. Deuxième force déclinante : l'illusion de la fin de l'histoire.*

3. *Troisième force déclinante : le sacre de l'individu.*

## ***II. Le courage militaire à l'épreuve.***

1. *Le tournant de la Guerre du Golfe.*
2. *La guerre au nom du droit.*
3. *Avènement de la technologie et vidage du champ de bataille.*
4. *La professionnalisation du courage*
5. *La judiciarisation de l'action militaire : quand le héros devient victime.*
6. *Contre le syndrome « Verdun » : aimer la société malgré tout.*

## **Troisième partie : demain, quel courage pour quels combats ?**

### ***I. Haute intensité contre vidage du champ de bataille : une situation paradoxale.***

1. *Premier élément de contexte : le retour du combat de haute intensité.*
2. *Du combat déshumanisé au combat inhumain.*

### ***II. La question de la transcendance.***

1. *Transcendance contre idolâtrie de la vie.*
2. *La question du terrorisme islamique.*

### ***III. Comment regagner le courage et la transcendance ?***

- 1. Renouer avec la figure du combattant.*
- 2. La Nation comme transcendance.*
- 3. La profondeur historique: « nous ne sommes jamais un premier homme ».*
- 4. Le collectif sous toutes ses formes.*
- 5. Le courage du décideur.*

### **Conclusion.**